

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avance.

Vol. X.

No. 27.

Prix du numéro, 7 centimes.—Annonces, la ligne, 10 centimes.

Toute communication doit être affranchie.

Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 3 JUILLET 1879

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## SOMMAIRE

Notre prime.—Le 1er juillet, par A. Gélinas.—Ça et là.—Paris capitale, par A. Gélinas.—Chronique américaine, par Anthony Ralph.—Echos, par A. G.—M. Robert-Shore-Milnes Bouchette.—Bibliographie.—Une tragédie double à Covent Garden, par Alp. Brot (*suite et fin*).—Choses et autres.—Le meurtre de madame Hull.—Un drame sur la Seine, par F. du Boisgobey (*suite*).—Saint Pierre et saint Paul.—La chasse au corsaire, par le capitaine Basil Hull.—Agriculture, par M. Calloigne.—Les bohémes.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Feu R.-S.-M. Bouchette ; S. A. le prince impérial ; Québec : La terrasse Dufferin le soir de l'illumination ; Saint Pierre ; Saint Paul ; Après le travail ; Afghanistan : Cavalerie traversant une rivière à gué.

## NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés ! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront une année d'avance.

## LE 1er JUILLET

On a célébré, mardi, le douzième anniversaire de l'inauguration de la Confédération canadienne. Cette fête n'inspire guère d'enthousiasme et passe généralement assez inaperçue. Elle ne rappelle pas, comme la date de l'indépendance aux États-Unis, des événements propres à frapper l'esprit populaire. La Confédération ne s'est pas établie au milieu de luttes sanglantes comme l'Union américaine. Elle est sortie de débats tout politiques et par conséquent moins émouvants, et l'idée qu'elle représente n'est pas de nature à passionner la foule.

L'institution de cette solennité n'en est pas moins utile, parce qu'elle reporte forcément la pensée du peuple vers le grand fait qu'il ne doit pas oublier. C'est aussi une occasion de reporter nos regards en arrière et de contempler la route parcourue.

Il est intéressant de constater les progrès constants du nouveau régime, qui s'affermir de plus en plus. L'avenir de la Confédération canadienne paraît solidement assuré. L'importance du Canada augmente chaque jour aux yeux de l'étranger, pendant que ses ressources intérieures se développent. Quant à la métropole, elle nous a donné, pendant le cours de l'année dernière, une preuve de l'intérêt toujours croissant qu'elle nous porte, par le choix de nos nouveaux gouvernants.

Les travaux du second recensement décennal commenceront assez prochainement. Il est probable qu'ils permettront de constater une augmentation notable de la population, qui doit dépasser quatre millions d'âmes présentement.

Le nombre des provinces est de sept et celui des territoires de deux. Le Nord-Ouest attire surtout l'attention, et c'est là que les premiers changements auront lieu. Ces vastes régions se peuplent promptement et subissent des transformations rapides. Il va bientôt devenir nécessaire de remanier la carte géographique de cette partie du pays. La province de Manitoba, qui ne forme actuellement qu'un point dans cette immense étendue, sera probablement agrandie à même le territoire de Keewatin et celui du Nord-Ouest. On attend pour cela que la question du Nord-Est soit décidée et que la position du Labrador et de la région Est et sud de la Baie-d'Hudson soit réglée. Un nouveau territoire serait formé à l'est de Manitoba; ce territoire s'étendrait jusqu'au Labrador et aurait un gouvernement spécial. Le Keewatin disparaîtrait. Cette question, déjà débattue à la session de 1878, reviendra peut-être à la session de 1880.

La Confédération n'aura plus ensuite qu'à faire l'annexion de Terre-Neuve pour que l'édifice soit complet. Mais ce n'est pas chose facile. Il y a longtemps qu'on essaie en vain de décider la voisine à se joindre aux colonies sœurs. Il faudra pourtant que cela vienne. C'est la destinée inévitable de Terre-Neuve d'entrer ou de tomber dans la Confédération.

A. GÉLINAS.

La Chambre de Québec a passé la semaine à discuter l'adresse. M. Chapleau a proposé un amendement ou une motion de non-confiance, qui a été repoussé par une majorité de trois voix, la majorité actuelle du gouvernement.

## ÇA ET LÀ

M. Préfontaine a été élu à Chambly par une majorité de 61 voix. Cette victoire, venant après Rouville et Saint-Hyacinthe, a exalté le parti libéral. Les deux partis sont aux prises dans le comté de Verchères, où la lutte va être plus chaude que partout ailleurs. M. Brillon est le candidat conservateur, et M. A. Larose, le candidat libéral.

\* \*

M. le Dr Desrosiers a dit, avec raison, que ceux qui étaient invités à parler dans un jour de fête nationale comme celui de la Saint-Jean-Baptiste, devaient se rendre à une pareille invitation; mais on devrait ajouter que lorsqu'il est connu que les orateurs annoncés ne peuvent venir, le public en devrait être informé afin qu'il n'ait pas le droit de dire qu'on l'a joué.

\* \*

Comme nous ne voulons pas qu'on fasse aux autres ce qu'on nous a fait en 1874, nous prenons plaisir à faire savoir que c'est à M. le Dr J. W. Mount qu'appartient presque tout le succès de l'organisation de la Saint-Jean-Baptiste par paroisses.

Nous croyons que notre projet valait mieux que celui qui est maintenant en vigueur pour une démonstration comme celle de 1874; mais l'organisation actuelle, qui a conservé ce qu'il y avait de mieux dans l'autre, est préférable pour les temps ordinaires.

\* \*

M. Racicot, député de Missisquoi, a fait, en proposant la réponse à l'adresse, un beau discours qu'il a terminé par un appel en faveur de l'union. A propos, on voit qu'à une assemblée tenue à Saint-Sauveur, à l'occasion de la célébration de la Saint-Jean-Baptiste, MM. Mercier et Caron ont parlé d'union. M. Rhéaume a dit avec raison : "Si ces messieurs, si ceux qui nous gouvernent ici et là-bas veulent bien s'entendre, nous autres, le peuple, nous serons prêts à suivre leur exemple."

C'est cela, et c'est précisément parce qu'il faut que l'union commence par ceux qui nous gouvernent qu'elle ne se fera pas.

\* \*

La Saint-Jean-Baptiste a été célébrée partout, cette année, avec le plus grand éclat. A Montréal, on va jusqu'à dire que la procession a éclipsé celle de 1874. Il y avait une trentaine de chars allégoriques représentant des personnages historiques et les différents corps de métier. Quelques-uns de ces chars étaient magnifiques. Saint-Henri et Saint-Jean-Baptiste se disputaient la palme.

Le sermon, prononcé par Messire Beaubien, curé de la Côte Saint-Paul, a été aimé, et la musique, comprenant un chœur de 100 voix, avec accompagnement d'orchestre, sous la direction du Rév. M. Duchrocher, excellente.

Il n'y avait pas autant de monde que l'année dernière à l'île Sainte-Hélène, et cependant il y avait huit ou neuf mille personnes. Malheureusement, presque tous les orateurs invités pour la circonstance manquaient, entr'autres MM. Laurier, Chapleau et Taillon. Le public désappointé fut heureux cependant d'entendre un excellent discours prononcé par

le Dr Desrosiers, et de bonnes et courtes improvisations par MM. Rivard et Coursol. M. Rolland, le président, fit aussi quelques heureuses remarques.

M. le Dr Desrosiers a parlé d'agriculture et de colonisation dans un langage élevé et patriotique.

A Québec et à Saint-Jean, les démonstrations ont aussi été très-belles.

\* \*

Nous trouvons dans l'Italie une déclaration du Saint-Siège d'une grande importance au sujet des projets de loi Ferry sur l'enseignement. Il y a eu, dit la feuille italienne, échange de communications confidentielles sur ces projets, entre le Vatican et le cabinet de Paris.

Le gouvernement français a déclaré qu'il entend se tenir dans les limites du Concordat, dont il réclamera l'observation de la part des adversaires.

Le Saint-Siège a fait comprendre en termes très-modérés que, dans l'importante question de l'enseignement, une loi contraire à l'Église et au clergé constitue une violation de l'esprit, sinon de la lettre du Concordat.

L'Italie annonce que le cardinal secrétaire d'Etat a transmis au nonce pontifical à Paris des instructions formelles lui enjoignant d'être prudent dans ses conseils au clergé et dans ses rapports avec le gouvernement. Puis le même journal ajoute :

On engage le nonce à ne pas perdre de vue que le Pape tient à ne pas compromettre les relations existantes, bien qu'il désire que la loi échoue ou tout au moins qu'elle subisse quelques modifications.

L.-O. D.

## PARIS CAPITALE

Paris va redevenir capitale politique de la France. La majorité républicaine, qui ne se sent pas à l'aise à Versailles, le veut absolument. L'Assemblée a voté le retour, et le Sénat, qui avait fait mine de résister d'abord, devra voter à son tour. Seulement, on croit que la rentrée ne se fera pas avant la fin de l'année, les préparatifs d'installation devant prendre plusieurs mois.

C'est depuis la Révolution que Paris est devenu capitale, c'est-à-dire siège principal du pouvoir politique. La populace de la grande ville alla prendre de force la royauté à Versailles, pour l'amener dans son enceinte et l'y étouffer. Depuis 1792, les parlements de la France (de toutes dénominations) ont siégé à Paris, ainsi que les gouvernements, à venir jusqu'à 1871, où le siège du gouvernement et du parlement fut établi à Versailles.

Le séjour et même le voisinage des grandes cités ont toujours été considérés comme dangereux pour les gouvernements et pour les assemblées délibérantes. Mais il n'y a probablement pas de ville au monde qui soit plus à redouter que Paris sous ce rapport.

Voici ce qu'écrivait à ce sujet, en 1851, dans un article sur les Capitales, un journal liste qui a peut-être changé d'avis depuis, M. A. Granier de Cassagnac :

Au premier abord, cela semble une prérogative peu exorbitante, que de posséder le siège du gouvernement; mais Paris en fait un tel usage qu'il n'y en a pas de plus grande et de plus souveraine. Quand le gouvernement n'est pas du goût des Parisiens, ils le changent purement et simplement, et la France est tenue de s'accommoder de celui qu'ils lui donnent. Rien de plus mobile que Paris dans ses affections pour les gouvernements. Il les a tous attaqués, tous

vainous, même le sien propre. Paris n'a tué qu'un roi ; il a tué près de dix prévôts, ce qui prouve qu'il est au moins impartial dans ses colères. Et c'est quelque chose de bien homérique et de bien foudroyant que les colères de Paris ! L'émeute est une maladie endémique à Paris, comme la peste au Caire. Il ne faut donc pas s'étonner lorsque se fait entendre le grondement périodique des faubourgs ; il faut laisser passer la colonne aux bras nus, commandée par l'écorcheur Simon Caboche ou par le brasseur Santerre.

Le parti conservateur, dans l'Assemblée, n'a opposé qu'une faible résistance au projet des républicains. Ce n'est pas que les monarchistes ignorent les dangers de Paris, mais ils sont écrasés par leur impuissance. Les bonapartistes se sont joints aux républicains et ont voté pour le retour, d'après les conseils de Paul de Cassagnac, qui est convaincu que la République périra beaucoup plus vite à Paris qu'à Versailles. Il est de fait qu'elle y est déjà morte deux fois, ainsi que le rappelait le bouillant tribun lui-même, dans une récente discussion à l'Assemblée de Versailles. Ce qu'il n'a pas ajouté, c'est qu'à chacune de ces deux fois, l'héritage de la mort est échu à l'Empire. Les bonapartistes ne sauraient oublier que l'Empire, né de la première République à Paris, est ressuscité de la deuxième à Paris encore. C'est à Paris qu'il éclot, comme c'est au champ de bataille qu'il succombe (Waterloo et Sedan le prouvent). S'il doit revivre encore, il sortira d'une révolution, d'une émeute ou d'un coup-d'Etat, à Paris.

A. GÉLINAS.

### CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 26 juin 1879.

L'événement suprême, l'écrasante nouvelle qui vient d'éclater comme la foudre et qui nous stupéfie, c'est la mort du prince impérial, massacré par les Zoulous près d'Isandula.

On conçoit qu'une telle catastrophe prime toutes les autres questions ; que tout ce qui a le don d'occuper notre esprit semble étroit, mesquin auprès de cette grande tragédie dont le dénouement est épouvantable.

J'ai lu les réflexions de tous les journaux à ce sujet, j'en ai parcouru toute la gamme : aucun d'eux ne m'a donné la note vraie comme je la conçois.

Personne n'a fait ressortir le triste rôle que l'Angleterre joue dans la destinée des Bonapartes ; personne n'a remarqué que la griffe du léopard anglais s'est par trois fois appesantie sur un Napoléon.

Faites appel à vos souvenirs, ouvrez l'histoire et vous apercevrez bientôt le premier empereur expirant à Sainte-Hélène, moins par suite de maladie que par les mauvais traitements d'Hudson-Lowe, de sinistre mémoire.

Son petit-neveu, cinquante-huit ans plus tard, a peut-être entrevu dans la brume ce rocher escarpé de l'Océan où le fondateur de sa dynastie avait trouvé un tombeau. Ce spectre de granit aurait dû avertir le jeune prince que ces mêmes latitudes lui réservaient une fin aussi lamentable.

Mais que lui importaient ces sinistres augures ! Je suis convaincu qu'il acceptait d'avance son sort ; que peut-être il désirait la mort.

Quant à Napoléon III, mort en Angleterre des suites d'une grave maladie contractée en France, c'est autre chose. Ce n'est que par l'intermédiaire des chirurgiens anglais que j'aperçois la main qui l'a frappé. Je n'appelle aucune sévérité contre les coupables. Ils n'ont été que maladroits. L'opération a été mal conduite. Je puis citer l'opinion de plusieurs princes de la science qui constatent ce que j'avance.

Comme on ne meurt jamais sans cause et que la cause de cette mort est suffisamment indiquée, je conclus que Napoléon III est une victime des Anglais ; victime par imprudence, si vous voulez, mais victime tout de même.

—Et son fils ? son fils, l'espoir de tout un parti ! et que l'on appelait déjà Napoléon IV, qu'en ont-ils fait ces magni-

fiques Anglais, bien plus redoutables à leurs amis qu'à leurs ennemis ?

Ils en ont fait un cadavre !

Ça leur en fera trois !

Pauvre jeune homme ! mourir ainsi de la main d'un Zoulou, d'un anthropophage peut-être, d'un sauvage à coup sûr.

Terminer sa vie dans un guet-apens ; se dévouer pour que l'armée anglaise dorme tranquillement au camp, ne soit pas dérangée dans son sommeil ; faire le guet dans la broussaille comme un chien de troupeau !

On peut dire que c'est une triste mort dans un triste pays, pour une cause plus triste encore.

On aura beau me dire que c'était un caractère aventureux que rien ne pouvait contenir ; une âme indomptable, difficile à refréner, je répondrai par ces trois mots plus éloquentes qu'un long discours : Ce n'est pas vrai ! Non, et je le prouve : ce jeune prince était la douceur et l'honnêteté même.

Après le coup d'Etat du 16 mai, Paul de Cassagnac est allé à Londres exprès pour se jeter à ses genoux afin de le prier d'imiter son père dans ses fameux coups d'audace de Strasbourg et de Boulogne.

Louis-Napoléon a simplement refusé, en disant qu'il ne voulait pas sortir de la légalité et que jamais il ne violenterait la loi ni le gouvernement de son pays.

Maintenant, si l'on veut savoir le véritable motif de son départ pour l'Afrique, je puis le dire, à condition qu'on n'ira pas le répéter tout haut ni le crier sur les toits.

Tout me fait croire que ce jeune prince chevaleresque n'a pris ce parti désespéré que par suite d'amères déceptions... Le médaillon que les Zoulous n'ont pu lui arracher, pourrait en dire plus long que moi si on l'interrogeait... et les cheveux qu'on y a trouvés me semblent le premier chapitre d'une Idylle... qui s'est terminé malheureusement comme une tragédie de Crébillon.

\* \*

Si l'indifférence, la froide raison et les années n'étaient pas venues refroidir mon enthousiasme pour cette famille, je devrais encore être un bonapartiste enragé. Tout enfant, j'aimais la grande épopée napoléonienne ; lorsque j'atteignis ma dix-septième année, pour servir plus activement cette cause, je me fis soldat, j'entrai même dans la garde impériale pendant la fameuse guerre de Crimée. Mon colonel s'appelait d'Alton, un héros, mort à Gravelotte depuis.

Si j'avais été *Cent-Garde*, chambellan ou valet de pied, je pourrais raconter des détails plus intimes sur ce jeune prince qui vient de périr sur la montagne d'Itelzi, un nouveau calvaire.

Un simple grenadier ne voit les choses qu'à une certaine distance, à travers un monde de courtisans, de ministres et d'ambassadeurs. Comme Lazare, c'est à peine s'il a droit aux miettes du festin.

Cependant, la naissance de ce malheureux enfant est restée gravée dans ma mémoire : j'étais de garde aux Tuileries ce jour-là ; je me souviens même que l'empereur, dans sa joie d'avoir un garçon, nous fit distribuer une bouteille de vin par homme et quelques victuailles de son opulente cuisine.

Quand un prince a de ces générosités-là, vous comprenez que le soldat ne lui marchande pas son enthousiasme. Je fus un des premiers à crier : Vive le prince impérial ! lorsque l'empereur lui-même montra son fils au peuple et à l'armée, sur le balcon du Carrousel. J'ignore si Sa Majesté daigna s'apercevoir de mes acclamations ou si ce fut mon capitaine qui voulut récompenser un cri parti du cœur ; ce dont je suis certain, c'est que le lendemain j'étais nommé caporal.

J'étais d'autant plus fier de porter les sardines de laine que le prince impérial lui-même était immatriculé sur les registres du régiment en qualité de caporal.

Quoi qu'il ne fût qu'au sein de sa nourriture et que nous n'ayions pu encore arroser ses galons, comme cela se fait à la cantine, j'étais émerveillé de ce rapprochement

entre nous, et il ne se passait pas de jour sans que je le nommasse familièrement "cher collègue !"

On ne se piquait pas de modestie dans les grenadiers.

Le "cher collègue" n'avait pas deux ans que déjà on le voyait dans la voiture de l'impératrice, dans les revues au Champ-de-Mars, coiffé du bonnet à poil légendaire et de la tunique à plastron blanc.

Je ne dis pas cela parce qu'il portait notre uniforme, mais, mille cartouches ! il vous avait déjà un air crâne qui faisait plaisir à voir ! il ne lui manquait qu'une paire de moustaches comme son père pour qu'il fût parfait !

Cela viendra, disaient les vieux grenadiers.

\* \*

Lorsqu'il passa sergent, j'en fus presque vexé. Mon capitaine, qui devina mon dépit, essaya de me consoler : "Ce jeune conscrit, me dit-il, a de grandes protections. A la première campagne tu seras sergent aussi. Du courage, mon garçon, il ne faut jamais se désespérer."

Il fallait bien en prendre mon parti : le prince était mon supérieur, le ne pouvais plus le nommer "cher collègue."

En entrant dans la chambrée, j'entendis les camarades qui affirmaient sérieusement que le jour où il serait colonel du régiment, on ne ferait plus d'exercice, et que la solde et les rations seraient doublées.

Cette douce perspective me fit prendre patience.

\* \*

Quelque soit le jugement qu'on portera sur cette époque glorieuse, il est impossible de nier que la France d'alors était à l'apogée de sa puissance : l'armée était invincible ; nous étions les premiers soldats du monde, la fortune nous souriait sous tous ses aspects. Qu'importe le sang versé ou les millions jetés au vent, puisque l'Europe nous acclamait comme des victorieux et que la patrie était prospère !

Il en est des peuples comme des hommes de génie, il leur faut le premier rang ou ils sont éclipsés. La France doit être à la tête des nations si elle ne veut pas en être à la queue.

\* \*

Lorsque j'eus le plaisir de revoir de près le prince impérial, nous étions au château de Saint-Cloud. L'enfant grandissait, il avait quatre ans et portait déjà des bottes. En passant mes factionnaires dans le jardin, je leur ordonnais de se laisser jeter des pierres par le petit prince, sans murmurer : c'était la consigne. Mais celui-ci avait bien garde de tirer sur son régiment. Quand il nous jetait quelque chose, c'était de l'argent pour boire à sa santé. Je termine par ce dernier trait.

Un jour, une femme, une mère se présente à la porte du château impérial pour demander la grâce de son fils que l'on devait fusiller le lendemain ; mais le concierge ne la laisse pas entrer, prétendant que l'empereur est absent.

La pauvre femme, désespérée, aperçoit tout à coup le prince impérial qui jouait dans le jardin. Elle prend son élan et, malgré le factionnaire et le concierge qui veulent l'arrêter, tombe à genoux devant le fils de Napoléon III en s'écriant : Je suis une pauvre mère à qui la loi veut prendre son fils : empêchez qu'on le tue ; grâce pour mon enfant ! et ses mains défaillantes lui tendent une supplique pendant que vingt serviteurs se précipitent sur elle pour l'éloigner. Par bonheur l'impératrice avait vu ce qui s'était passé. Elle s'approche et demande la raison de tout ce bruit.—Voyons, Louis, dit-elle à son fils, de quoi s'agit-il ?

—Maman, s'écrie le prince visiblement ému, on veut tuer son enfant et moi je ne veux pas !

Un éclair de joie et d'orgueil illumina le visage de l'auguste mère, alors dans tout l'éclat de sa beauté.

Sans même ouvrir la supplique que l'enfant tenait à la main, elle s'avance vers la pauvre femme plus morte que vive, et lui dit ces nobles paroles avec cette grâce qui n'appartient qu'à elle :

—Allez en paix, madame, et bénissez cet enfant. C'est la première fois que l'infortune s'adresse à son cœur ; puisque la clémence en est sortie, votre fils a sa grâce.

ANTHONY RALPH.

### ECHOS

Les anciens élèves du collège d'Ottawa, fondé et dirigé par les Oblats, ont eu, comme on le sait, l'heureuse idée de se réunir aux pieds de leur *Alma Mater* le 17 juin. Ce jour-là, le digne supérieur de l'établissement recevait le titre de docteur en théologie. Plus de 150 anciens élèves, venus de toutes les parties du pays, assistaient à la fête, qui était présidée par Mgr Duhamel et Mgr Taché. Des discours remarquables furent prononcés.

\* \*

La session extraordinaire du Congrès américain n'est pas encore finie. Elle avait pour objet principal, comme on le sait, le bill de l'armée. Le président s'est deux fois servi de son veto contre les volontés du Sénat et de la Chambre des représentants. Les démocrates ont fini par plier devant cette résistance audacieuse. Ils ont fait preuve, dans cette circonstance, d'une patience réellement admirable. Le troisième bill, modifié suivant les exigences du président de contrebande qui règne à Washington, a enfin été sanctionné.

\* \*

Le prince impérial, en prenant du service dans l'armée anglaise, voulait sans doute chercher dans la vie militaire un moyen de sortir de l'isolement et de l'inaction auxquels il se trouvait condamné par sa position. Il avait aussi l'exemple, peu glorieux, il est vrai, de son père et de son oncle (celui-ci qui mourut en revenant de l'expédition d'Italie où il avait combattu contre les soldats pontificaux), et aussi celui des princes d'Orléans qui, en disponibilité pendant le second empire, s'engagèrent dans l'armée du Nord lors de la guerre civile des Etats-Unis. Une remarque curieuse, c'est que le fils de Napoléon III est mort en combattant contre des nègres en Afrique, tandis que les fils de Louis-Philippe, dont aucun n'en est mort, se sont battus pour des nègres, en Amérique.

\* \*

L'ex-impératrice Eugénie a reçu, dans son affreux malheur, les marques de la sympathie la plus chaleureuse de la part de la famille royale d'Angleterre. Dès l'arrivée de la nouvelle de la mort du prince impérial, le duc de Cambridge partit pour Chiselhurst pour préparer lui-même la malheureuse mère. Il fut suivi immédiatement de la princesse de Galles, qui était chargée de représenter la reine. Enfin, Sa Majesté, accompagnée de la princesse Béatrice et du prince Léopold, se rendit elle-même à Chiselhurst pour offrir de vive voix ses condoléances à l'impératrice. Celle-ci est maintenant quelque peu remise. On avait craint, d'abord, pour sa vie ou pour sa raison.

La nation anglaise toute entière s'est associée à ce deuil de la cour. Elle a témoigné, par l'organe de la presse et par des manifestations publiques, de ses regrets pour le prince et de ses sympathies pour la famille impériale. Ce n'est que juste. Le prince est mort au service de l'Angleterre, qui l'avait en quelque sorte pris sous sa tutelle en le recevant dans les rangs de ses soldats. Elle a contracté une sorte de dette morale envers la famille Bonaparte et envers le parti impérialiste, que la mort du prince a jeté dans le désarroi. L'appui de l'Angleterre pourrait devenir un appoint d'une grande valeur, en France, à un moment donné, pour des hommes aussi hardis et actifs que les chefs bonapartistes.

\* \*

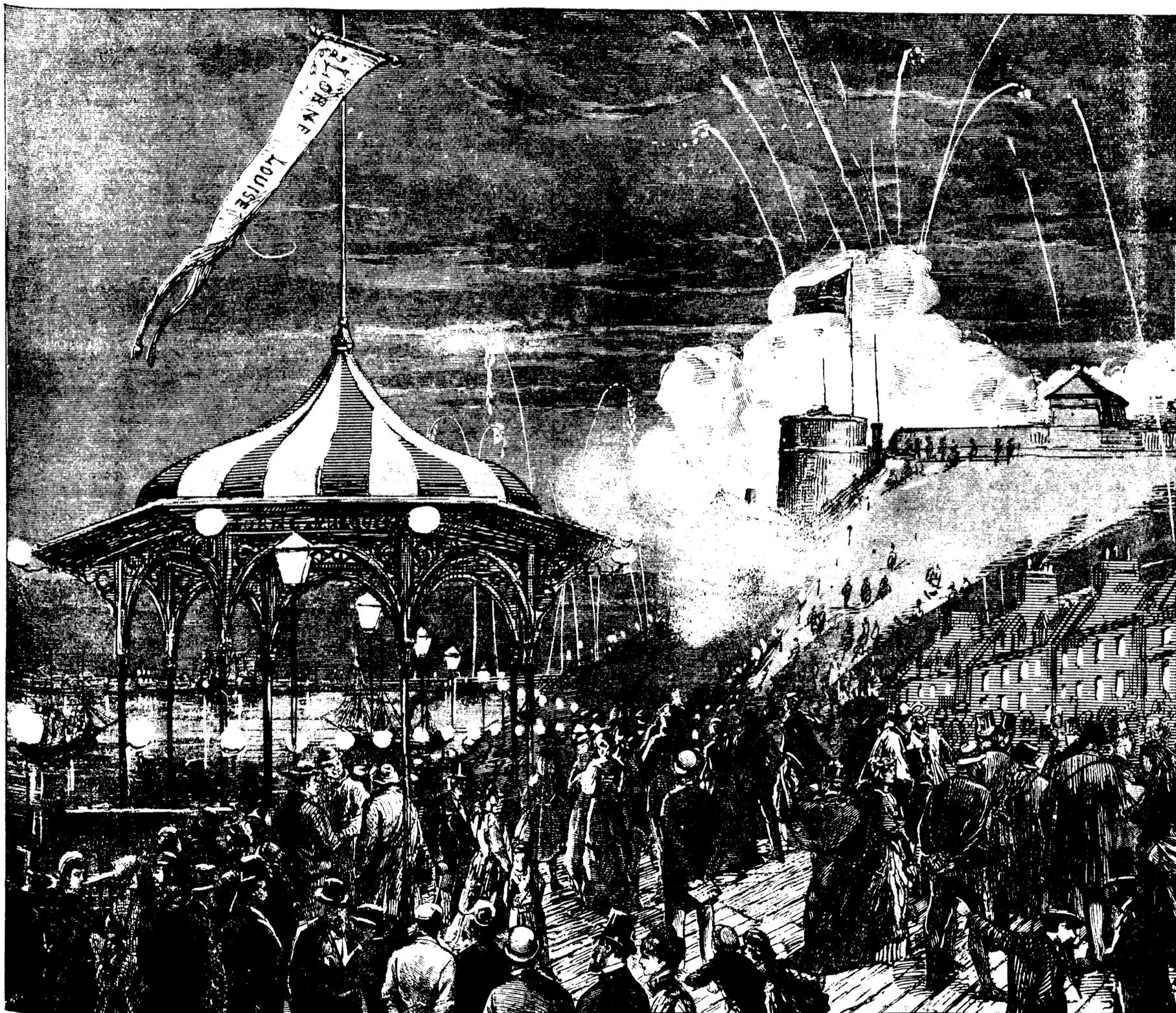
Le prince Napoléon-Jérôme aurait, d'après une dépêche, refusé d'accepter la succession de l'Empire, en se déclarant républicain. C'est une question de savoir si



FEU R. S. M. BOUCHETTE,  
EX-COMMISSAIRE DES DOUANES



S. A. LE PRINCE IMPÉRIAL,  
FUE DERNIÈREMENT DANS LA GUERRE DES ZOUAVES



QUEBEC—LA TERRACE DUFFERIN LE SOIR DE L'ILLUMINATION

cette renonciation de sa part pourrait lier ses enfants. Il est probable, toutefois, que cette démarche du fameux Plon-Plon n'affecterait pas les droits des deux princes, ses fils. Les membres de la famille impériale sont soumis à l'ordre de succession établi par le fondateur de la dynastie, et, dans le cas actuel, le prince Napoléon ne peut pas plus renoncer pour ses enfants qu'il ne le pourrait pour ses frères, s'il en avait.

A ce propos, les journaux américains ont parlé, sur un ton assez sérieux, de la candidature possible des Bonaparte de Baltimore, petit-fils de madame Paterson-Bonaparte, et neveu du prince Napoléon, dont l'un est avocat et l'autre colonel. D'après les lois civiles et religieuses, ces deux gentlemen sont bien les seuls héritiers légitimes du roi Jérôme, cinquième et dernier frère de Napoléon, et le prince Napoléon n'est qu'un bâtard aux yeux de l'Eglise, qui refusa de sanctionner le divorce de son père avec madame Paterson-Bonaparte. Mais Napoléon, en faisant annuler le mariage de leur grand-mère, les a par là même exclus de sa succession.

D'ailleurs, il n'est pas encore impossible que le prince Napoléon accepte le titre de prétendant. Cela le placerait et placerait le parti dans une position assez embarrassante. Mais on en a vu bien d'autres.

\* \*

La fête nationale a été célébrée avec beaucoup d'éclat par les Canadiens-français d'Ottawa. C'était à se croire à Montréal ou à Québec. Le groupe de nos compatriotes de la capitale fédérale est le plus considérable du pays après ceux de la métropole et de la vieille cité de Champlain; le patriotisme n'est pas moins vif parmi eux que chez leurs frères de la province de Québec, et il sait se manifester avec autant d'ardeur.

Le programme du 24 juin, à Ottawa, ressemble absolument à celui de Montréal, et il a été exécuté avec toute la pompe possible. Dans la matinée, il y eut une procession, dont le point de départ fut l'Institut-Canadien-français et qui se termina à la cathédrale, où la grand-messe fut chantée à dix heures. Parmi les assistants, on distinguait les hons. MM. Masson et Baby, MM. Mousseau, Caron, Tassé, M.P., etc. M. le curé Labelle, de Saint-Jérôme, prononça le discours de circonstance, où il déploya un zèle patriotique et religieux admirable. Nous voudrions pouvoir reproduire en entier ce sermon, dont la *Gazette d'Ottawa* a publié un résumé. Dans l'après-midi, il y eut des jeux sur le terrain de l'Exposition, où une foule nombreuse, qui rappelait celles de l'île Sainte-Hélène, s'était rassemblée. Le dernier spectacle fut celui d'une course en chaloupe sur le canal Rideau.

Le concert de l'Institut, le soir, obtint un succès complet. Deux opérettes furent jouées par des amateurs d'Ottawa. L'hon. M. Baby et les députés canadiens-français présents dans la capitale y assistèrent.

A. G.

### M. ROBERT - SHORE - MILNES BOUCHETTE

(Voir portrait)

Nous trouvons dans le *Canadian Illustrated News* des détails biographiques intéressants relativement à M. Bouchette, dont nous avons annoncé la mort, il y a quelques jours.

Le grand-père du défunt, le commandant Bouchette, était à la bataille des plaines d'Abraham, parmi les officiers de l'héroïque Montcalm. Après le traité de 1763, il se soumit au nouveau régime et fut aussi fidèle au roi d'Angleterre qu'il l'avait été à celui de France. Son fils, le père de celui qui fait le sujet de cette esquisse biographique, est connu par les ouvrages et cartes biographiques qu'il a publiés, et pour lesquels il a été peu rémunéré.

Robert Bouchette était le plus jeune de quatre frères. Il naquit en 1805, fit un

bon cours d'études et fut reçu avocat en 1826. Nous avons parlé du rôle qu'il joua en 1837, de la blessure qu'il reçut à Moore's Corner, de son arrestation, de son exil aux Bermudes et de son séjour aux Etats-Unis en 1838. Le *Canadian Illustrated News* raconte une anecdote qui donne une idée de la galanterie toute française de M. Bouchette. La scène se passe aux Etats-Unis; une servante vient s'engager chez M. Bouchette à la condition qu'elle mangera avec la famille. On y consent, et la servante entre au service de M. Bouchette. Au dîner, la servante vient se mettre à table, et s'aperçoit avec stupeur que madame et monsieur Bouchette sont en grande toilette; mais ce n'est pas tout: elle est à peine assise que M. Bouchette s'empresse autour d'elle, lui offrant ceci, lui offrant cela, un petit verre de vin rouge, un petit verre de vin blanc, la traitant exactement comme il avait coutume de traiter madame Bouchette, et en général toutes les dames ou plutôt toutes les femmes, ne voulant même pas la laisser se lever une seule fois pour changer les assiettes. La pauvre servante aurait voulu se voir loin; elle se donna bien garde d'y revenir.

L'écrivain du *News* termine en disant que M. Bouchette était également estimé par les Anglais et les Canadiens-Français, et estimé pour ses talents et son intégrité comme pour son affabilité et sa politesse. Possédant la confiance des gouvernements qu'il a servis, il fut souvent chargé de missions importantes.

### BIBLIOGRAPHIE

*Le mois de juillet consacré à sainte Anne, suivi d'une neuvaine à sainte Anne, des prières de la messe, etc.*, par M. le chanoine H.; in-32 broché, 15 cents; pleine reliure toile anglaise, 25 cents.—Montréal: J.-B. Rolland et fils, libraires-éditeurs, 12 et 14, rue Saint-Vincent.

L'extension de la dévotion à la *Bonne sainte Anne* s'accroissant de jour en jour, quelques personnes pieuses ont composé des ouvrages en son honneur, pour aider les fidèles dans leur dévotion. Les livres de ce genre se multiplient chaque année et nos lecteurs en connaissent certainement plusieurs qui les ont déjà édifiés et instruits. Malgré cette abondance, nous sommes sûrs que les âmes pieuses aimeront à se procurer chez MM. J.-B. Rolland et fils l'ouvrage sous le titre de: *Mois de juillet consacré à sainte Anne, suivi d'une neuvaine à sainte Anne, etc.*

Ce qui distingue cet ouvrage de tant d'autres qu'on a écrits sur le même sujet, c'est que tous les mystères et toutes les situations de la vie de sainte Anne sont étudiés à part et sévèrement approfondis. Pour chaque jour du mois, il y a une méditation, divisée en trois parties: une méditation proprement dite, et une étude d'une situation de la vie de sainte Anne.

Les méditations ne sont ni trop longues ni trop courtes; elles ont toutes rapport à sainte Anne et se distinguent par leur onction et leur simplicité.

Les méditations pour tous les jours du mois sont suivies d'une neuvaine à sainte Anne et de nombreuses prières en son honneur, les litanies de sainte Anne, les prières de la sainte Messe, les Vêpres du dimanche et des cantiques à sainte Anne. C'est donc un livre plus complet qu'aucun autre traitant du même sujet, qui ait paru jusqu'à ce jour. C'est en même temps un livre pour le mois consacré à sainte Anne et un livre de prières dont on peut se servir à toutes les époques de l'année. Nous ne pouvons donc trop le recommander à l'attention des fidèles, d'autant plus que Mgr l'évêque de Montréal a bien voulu lui donner sa bienveillante approbation.

*Les Merveilles de sainte Anne d'Auray*, par Mgr de Ségur; in-18 broché, 12 cents. TOLSA, éditeur. Montréal: J.-B. Rolland et fils, libraires-dépôtaires, Nos. 12 et 14, rue Saint-Vincent.

« Que je serais heureux si la lecture de ces pages, si le récit incontestable de tant de faveurs et de miracles opérés par sa piété et sa puissance pouvaient attirer à sainte Anne et à son sanctuaire tous les fidèles et les initier à ce culte, à cet amour de sainte Anne si cher au cœur de la sainte Vierge Immaculée, et si féconde en grâces, en faveurs surnaturelles et en bénédictions de tout genre ! »

—Le monde élégant a constaté avec plaisir que M. Cédras, le chapelier bien connu, avait, pour répondre aux sollicitations de ses nombreux amis, ouvert un magasin au No. 628, rue Ste.-Catherine. Les chapeaux confectionnés par M. Cédras se sont acquis une réputation quasi-universelle pour l'élégance et la bonne qualité. Le public acheteur est certain qu'on ne lui vendra que des articles d'une qualité supérieure, car tous les chapeaux offerts en vente sortent de ses ateliers, No. 36, rue Lemoine.

## UNE TRAGÉDIE DOUBLE

A COVENT-GARDEN

(Suite et fin.)

IV

A quelques jours de là, Albert Warner était assis sous un berceau, auprès de mistress Davidson.

—Vous connaissez maintenant ma vie, lui disait-elle; orpheline dès l'enfance, je cédaï, en me mettant au théâtre, à un irrésistible entraînement; à vingt ans j'épousai par amour un jeune avocat de Londres qui s'était pris de passion pour moi; et, lâchement abandonnée après deux ans de mariage, j'avais juré, dans mon désespoir, de me venger sur les hommes assez imprudents pour m'aimer, de tous les maux que j'avais soufferts. Je vous dois la vie, monsieur, et je veux pas vous payer ce service par le malheur de la vôtre. Il en est temps encore, vous m'oublierez facilement, ne me revoyez plus, je vous le demande comme une grâce, et j'ai l'espérance que vous entendrez ma prière. Ne me forcez pas à être ingrate, et ma reconnaissance pour vous sera éternelle.

—Qu'exigez-vous de moi, madame! répondit sourdement Albert; ce sacrifice est au-dessus de mon courage; je voudrais contraindre mon cœur à l'oubli, je sens, hélas! que je ne le pourrai jamais. Depuis que je vous ai vue, un jour nouveau s'est fait dans mon âme, je n'existe plus que par vous, et me priver du bonheur de votre présence, c'est me condamner à mourir.

—Eh bien! devenez mon ami...

—Mais vous aimez donc toujours votre mari, madame?

—Non, monsieur, mais tant qu'il vivra, je n'aimerai personne.

—Mon Dieu! mon Dieu! murmura Albert en se cachant la tête dans ses mains.

—De l'énergie, reprit avec bonté mistress Davidson, et ce fatal amour...

—Ne le croyez pas, ne le croyez pas, interrompit le jeune homme.

—Calmez-vous, poursuivit-elle, et espérez dans le ciel, qui nous prendra peut-être tous les deux en compassion.

Albert, à moitié fou, se leva et s'éloigna sans prononcer un mot. Le soir du même jour, mistress Davidson apprit qu'Albert Warner était sur le point de se marier avec Marguerite Muller; un nuage de feu passa sur ses yeux, son cœur tressaillit douloureusement; mais, puisant une résignation sublime dans la conduite que lui traçait son devoir: « J'aime mieux qu'il en soit ainsi, » fit-elle entre deux soupirs. Puis, elle donna ordre que si Albert Warner se présentait chez elle, sa porte demeurât impitoyablement fermée pour lui.

Le jeune homme se présenta plusieurs fois, en effet; mais il ne put pénétrer jusqu'à elle. Cependant l'époque désignée pour son mariage avec Marguerite approchait. La veille de ce jour redouté, Albert se rendit à la maison de M. Muller. Il était absent. Marguerite, prévenue de l'arrivée de son fiancé, sortit de sa chambre pour le recevoir au salon. Le visage de la jeune fille n'avait conservé de la tristesse qui s'était emparée d'elle depuis la soirée fatale où elle avait surpris l'amour naissant d'Albert pour mistress Davidson, qu'un air de souffrance qui doublait l'éclat virginal de sa beauté. Elle ne semblait pas une créature de ce monde, mais un ange exilé qui se souvient. Albert, à sa vue, s'arrêta involontairement; jamais Marguerite ne s'était offerte à lui si simple et si belle. Elle leva sur lui ses grands yeux bleus; et, comprimé par son énergique volonté, son cœur ne battit pas plus vite.

—Albert, lui dit-elle, je suis bien aise que mon père soit sorti, j'avais à vous parler.

Et, du geste, elle lui fit signe de s'asseoir, puis elle s'assit froidement, et continua:

—J'ai réfléchi, Albert, et je viens vous

dégager de la parole que vous aviez donnée à mon père de me nommer votre femme.

Le jeune homme, en entendant ces étranges paroles, recula tout surpris.

—Nous nous sommes trompés tous deux, continua Marguerite sans lui laisser le temps de répondre; oui, trompés, le jour où nous avons formé le projet d'unir nos destinées, et c'est à nous de réparer notre erreur avant qu'elle soit irréparable.

—Marguerite! Marguerite! est-il vrai que vous pensiez ce que vous me dites-là? répliqua-t-il en essayant de cacher sa joie.

—C'est parce que je le pense, poursuivit-elle d'une voix ferme, que je vous parle ainsi; la première condition du bonheur en mariage, Albert, c'est une douce uniformité dans les caractères, dans les goûts, dans les habitudes; je suis descendue en moi-même, je me suis interrogée, et j'ai compris que je ne pouvais vous rendre heureux.

—Mais vous ne m'aimez donc pas?

Marguerite rassembla tout son courage, et lui répondit: « J'avais pris pour de l'amour ce qui n'était que l'affection qu'on porte à un frère. » Puis, comme brisée par ce courageux effort, elle sortit brusquement, laissant Albert immobile et muet d'étonnement.

Le lendemain, le mariage des deux fiancés était rompu, et Marguerite entra dans un couvent. Et le lendemain aussi, M. Franck Warner recevait une lettre d'Albert qui ne contenait que ces mots:

« Si vous ne me voyez pas ce soir, mon père, vous n'aurez plus de fils.

"ALBERT."

Albert, après avoir tenté, mais en vain, d'obtenir une dernière entrevue de mistress Davidson, ne reparut pas le soir. Franck Warner le chercha partout inutilement.

A quelques jours de là, le cadavre d'un jeune homme qui s'était brûlé la cervelle fut trouvé sur la grève; Franck reconnut son malheureux fils dans ce jeune homme; il le fit enterrer et le pleura longuement. Un an plus tard, le hasard lui apprit que mistress Davidson, aimée d'Albert, avait causé sa mort en repoussant un amour que sa coquetterie avait provoqué, et, devant Dieu, il jura solennellement de venger son pauvre enfant. Mais la vengeance qu'il avait méditée lui échappa, car la célèbre tragédienne était partie de Vienne secrètement, et l'on ignorait vers quelles contrées elle avait dirigé ses pas.

Il attendit. Trois mois s'écoulèrent. Au bout de ce temps, Franck Warner, toujours inconsolable de la perte qu'il avait faite, lut dans un journal que mistress Davidson, qui venait de quitter les Etats-Unis, était prochainement attendue sur le théâtre de ses premiers triomphes à Covent-Garden, où elle devait faire sa rentrée dans *Othello*.

A quelques jours de là, il avait quitté l'Allemagne et courait sur le chemin de Londres; il se rendit chez le directeur de Covent-Garden.

—Monsieur, lui dit-il, je suis Robert Schmidt.

—Le célèbre tragédien allemand?

—Lui-même; j'avais renoncé au théâtre, je veux y rentrer.

—Quand?

—Tout de suite.

—Votre pièce de début?

—*Othello*.

—C'est l'*Othello* français que nous jouons, et non pas celui de Shakespeare; vous savez le français?

—Comme l'allemand.

—Eh bien! je vous engage.

—A propos, qui remplira le rôle de Desdémona, monsieur?

—Mistress Davidson, que j'attends d'un jour à l'autre. Vous la connaissez de réputation sans doute?

—Je la connais."

Le lundi suivant, on lisait sur l'affiche du théâtre de Covent-Garden, écrit en lettres colossales:

« Vendredi, pour les débuts de ROBERT SCHMIDT et de mistress DAVIDSON, le *More de Venise*, traduit de Shakespeare, par M.

Alfred de Vigny ; ROBERT SCHMIDT remplira le rôle de *More*, mistress DAVIDSON, celui de *Desdémone*."

—O mon cher fils, tu vas donc être vengé ! murmura Franck Warner le matin de ce vendredi solennel.

V

Jamais affluence n'avait été plus grande au théâtre de Govent-Garden que le soir de ce double début. On eût dit que tout Londres s'était transporté dans sa vaste salle. Mais jamais représentation aussi n'avait offert un plus puissant aiguillon à la curiosité publique. Robert Schmidt et mistress Davidson ! c'est-à-dire un soleil qui se levait pour la scène dramatique, et un autre qui, après s'être voilé pendant de longues années, allait reparaitre environné de toute sa splendeur première. A sept heures et demie, on frappa les trois coups de rigueur.

Quelques murmures accueillirent les premières scènes. Othello ni Desdémone n'avait point encore paru.

Othello enfin entra en scène. Le silence se rétablit de toutes parts.

Robert Schmidt, précédé de serviteurs portant des flambeaux et suivi d'Yago, s'avança avec dignité. Il était magnifiquement beau sous son costume de *More* ; ses gestes respiraient la noblesse et l'orgueil.

Dans la scène des grands appartements du Sénat de Venise, il fut admirable de simplicité en répondant à l'accusation de Brabantio ; puis, lorsqu'il passa aux vers magnifiques qui racontent le commencement de l'amour de Desdémone, son rude et fier accent s'adoucit comme par enchantement pour laisser parler l'amant passionné. Jamais l'on n'avait entendu des notes aussi graves, aussi tendres, aussi majestueuses. Desdémone parut.

Alors s'engagea entre les deux grands artistes une lutte de talent et de génie.

Que vous dirai-je ? Ce ne furent pas des applaudissements qui s'élançèrent de tous les coins de la salle, ce ne furent pas des trépignements qui retentirent, des bravos qui se prolongèrent vingt fois répétés ; c'était la voix de deux mille spectateurs réunie, fondue, mêlée en une seule voix !

Le cinquième acte vient de commencer. Nous sommes dans la chambre à coucher de Desdémone. La voyez-vous endormie sur son lit, à moitié déshabillée, en robe blanche, nu-pieds, ses noirs cheveux épars ? Othello ou plutôt Franck Warner entra, tenant dans sa main gauche une lampe, sa main droite appuyée sur son poignard. Il déposa sa lampe sur une table, s'approcha de Desdémone, la regarda, et, d'une voix sombre, il dit :

Lampe ardente !... mais toi qui vas t'anéantir, Ouvrage le plus beau qu'ait formé la nature ! Où retrouver encor, divine créature, Ce feu qui te donna la vie, et qu'autrefois Dieu pour chacun de nous n'alluma qu'une fois ! Le destin l'a voulu...

Il s'arrêta oubliant un moment le véritable rôle qu'il s'était proposé de remplir. Il se pencha, l'embrassa, puis il ajouta bientôt :

O souffle pur qui vient encor de m'attirer ! Ta levée de parfums et de baumes trempée Forcerait la justice à briser son épée.

Ici, la voix lui faillit presque, mais il reprit aussitôt :

Encore ce baiser ! le dernier !... infernal !... mais on n'en aura donné de plus fatal.

Comment vous raconter la profonde émotion qui transporta la salle ? Tout cela fut dit avec un sentiment si profond, si pénétrant, que l'on n'assistait plus à la représentation d'un drame, mais à un drame réel. Il n'y avait plus d'Othello pour les spectateurs, plus de Desdémone, il y avait une femme qui allait tuer une femme, et une femme qui allait mourir ! Quelques minutes plus tard, mistress Davidson se dressait épouvantée sur son lit, demandant grâce, jurant qu'elle n'avait jamais donné de gage de tendresse à Cassio.

Franck Warner l'interrompit.

Oh ! par le ciel ! j'ai vu ce papier dans ses mains.

—Ce mouchoir... fit tout bas Desdémone

mona croyant qu'Othello avait substitué par erreur une lettre au fameux mouchoir de l'auteur anglais.

Oh ! par le ciel ! j'ai vu ce papier dans ses mains, reprit-il avec force et en plaçant sous les regards de mistress Davidson la lettre qu'Albert Warner lui avait écrite la veille de sa mort. La jeune femme eut à peine jeté les yeux sur ce fatal billet, qu'elle poussa un long cri terrible. Et Franck Warner poursuivit :

Femme ! ô femme parjure entre tous les humains ! Ce seul mot rend mon cœur de fer. Mon sacrifice De ta vie, à présent, je le nomme justice ! Reconnais le papier...

A ces paroles, Warner ne fut plus un homme, mais un lion rugissant ; toutes les fureurs de la vengeance étincelèrent sur ses traits contractés. Et la scène continua. C'était une tragédie épouvantable pour les deux acteurs, sublime pour les auditeurs, qui ne soupçonnaient rien de l'effrayant secret qu'avait deviné mistress Davidson.

Oh ! la nuit pour mon âme ! Et tuez-moi demain...

reprit-elle bientôt d'un accent affaibli.

Il est trop tard !

s'écria Franck Warner en retenant Desdémone, qui essayait de fuir, et il la renversa sur le lit d'un coup de poignard en pleine poitrine.

Elle poussa un sourd gémissement, puis sa voix s'éteignit, et bientôt l'on baissa la toile au milieu des acclamations de la foule. Un long silence, semblable à de la stupeur, succéda à ces bravos frénétiques, à ces applaudissements, à tout ce tumulte. On s'interrogeait du regard, chacun croyait sortir d'un rêve. Et presque aussitôt les cris : Othello ! Othello ! Desdémone ! s'élançèrent du parterre, des stalles, des loges. La toile se releva, et l'on aperçut pâle, les yeux hagards, Franck Warner debout près de mistress Davidson inanimée et sanglante. Un cri de terreur sortit de toutes les bouches.

Franck n'entendit rien ; il était fou. Un médecin accourut, et il déclara qu'un miracle seul pourrait sauver l'infortunée Desdémone.

VI

Mistress Davidson fut transportée chez elle mourante. A un mois de là, elle était hors de danger. Le poignard d'Othello lui avait effleuré le cœur sans l'atteindre. A peine fut-elle rétablie, qu'elle s'informa de son meurtrier : "A l'hôpital des fous !" lui répondit-on. Elle y courut. Là, elle obtint du médecin en chef qu'on lui rendrait Robert Schmidt, ou plutôt Franck Warner.

Quelques jours après, elle s'embarquait pour le Mexique, sous le nom de la signora Monti, qu'elle devait illustrer par son talent comme elle avait illustré celui de Davidson. Depuis ce moment, elle ne s'est jamais séparée du malheureux père d'Albert ; partout où elle dirige ses pas, son fou l'accompagne. Elle est pour lui douce et affectueuse comme si c'était son fils. Elle s'habille de noir comme une veuve, et, quand on l'interroge sur ce vieillard à cheveux blancs qu'elle conduit après elle, elle répond : "C'est un pauvre homme qui a bien souffert !"

Il y avait deux ans que mistress Davidson avait changé de nom lorsqu'elle arriva à Philadelphie. Franck Warner est l'expiation de la signora Stella Monti.

Cause involontaire de la mort d'Albert, mistress Davidson veut se présenter devant Dieu la palme du martyr dans la main.

ALPHONSE BROU.

## CHOSSES ET AUTRES

La foudre a fait des ravages, la semaine dernière, à Québec, et elle a tué à Saint-Michel, près de Québec, un nommé Louis Pelletier.

Chaque peuple a son genre d'ivresse. Celle des Français diffère essentiellement

des autres peuples, et notamment des Anglais et des Allemands. En France, elle se traduit surtout par la loquacité ; c'est ce que fait ressortir fort spirituellement une correspondance adressée de Paris au *Baltimore Sun* et dont nous extrayons le passage suivant :

Comme les vins sont l'une des gloires de la belle France, tous les Français se croient tenus de leur rendre un juste hommage. On raconte qu'il y a plusieurs années, le duc d'Aumale passant à la tête de son régiment auprès du fameux vignoble de Clos-Vougeot, ordonna à ses hommes de faire halte et de présenter les armes, montrant ainsi une grande ressemblance de caractère et de tempérament avec son illustre ancêtre Henri IV, auquel il ressemble beaucoup déjà par les traits du visage.

La quantité de vin consommé dans les 25,000 établissements existant dans Paris n'est point du tout aussi considérable qu'on pourrait se l'imaginer. Le Parisien boit, non parce qu'il est altéré, mais pour avoir une occasion de causer, de plaisanter ou de jouer. Vous le verrez assis pendant une heure ou deux, auprès d'une petite table, ayant devant lui un petit verre qu'il n'a pas encore vidé, et qu'il ne remplira pas de nouveau s'il le vide, son but étant de deviser politique, polémique ou scandales.

M. Rolland, riche manufacturier de Paris, a entrepris, il y a quelques mois, un voyage d'agrément autour du monde, en compagnie de sa femme. Les voyageurs, après avoir visité la Chine et le Japon, sont revenus à San Francisco, d'où ils sont allés à Chicago, et de là à Niagara Falls, où ils sont arrivés le 18 juin. En déjeunant, le samedi matin à sept heures, ils ont informé M. Romain qu'ils devaient partir le même jour pour New-York, par le train de deux heures de l'après-midi. Ils avaient acheté leurs billets dès la veille, et leur intention était de consacrer leur dernière matinée à Niagara Falls à se promener dans les îles voisines de la fameuse cataracte. En sortant du restaurant ils sont allés à Goat Island, ont traversé le pont, visité l'île Luna, la Grotte des vents, puis les îles des Trois-Sœurs. Dans la troisième de ces îles ils se sont assis à l'ombre d'un arbre, pour admirer à leur aise la magnificence du spectacle. L'île se termine par un rocher plat élevé d'un pied seulement au-dessus de la rivière. A une vingtaine de pieds plus loin est l'île de Little Brother. Il existe donc entre les deux îles un chenal étroit, où l'eau est très-profonde et le courant excessivement rapide. Une dame et deux petits garçon étaient sur l'île de la Troisième-Sœur quand M. et Mme Rolland y sont arrivés. Après le départ de ces étrangers, il a pris fantaisie à Mme Rolland de boire de l'eau puisée à la rivière, en imitant ce qu'elle avait vu faire l'instant d'avant à un des petits garçons. Son mari avait sur lui un gobelet d'argent qu'elle lui a demandé, puis elle s'est avancée jusqu'à l'extrémité du rocher plat décrit plus haut, et elle s'est penchée pour remplir d'eau son gobelet. M. Rolland, qui avait en ce moment les yeux tournés d'un autre côté, a tressailli en entendant un cri perçant. Sa femme venait de tomber à l'eau. Il l'a aperçue, déjà entraînée par le courant trop loin pour qu'il fût possible de lui porter secours. Trois fois elle a remonté à la surface des eaux écumantes, puis elle a disparu dans la cataracte canadienne. L'angoisse de son mari, seul et impuissant témoin de cette catastrophe, est indescriptible. Il est resté un moment comme hébété, les yeux fixés sur le tourbillon mugissant qui venait d'engloutir sa femme, espérant vaguement que quelque miracle allait la lui rendre. Ensuite il a couru tout d'une haleine au restaurant Romain, où il est arrivé et a raconté d'une voix entrecoupée l'affreux malheur qui l'avait frappé.

Mme Rolland était âgé de 35 ans et enceinte de 7 mois. On suppose que sa chute a été causée par un étourdissement subit.

M. Rolland a décidé de prolonger d'une semaine au moins son séjour à Niagara Falls, dans l'espoir que le corps de sa femme sera retrouvé et qu'il aura la triste consolation de le ramener en France.

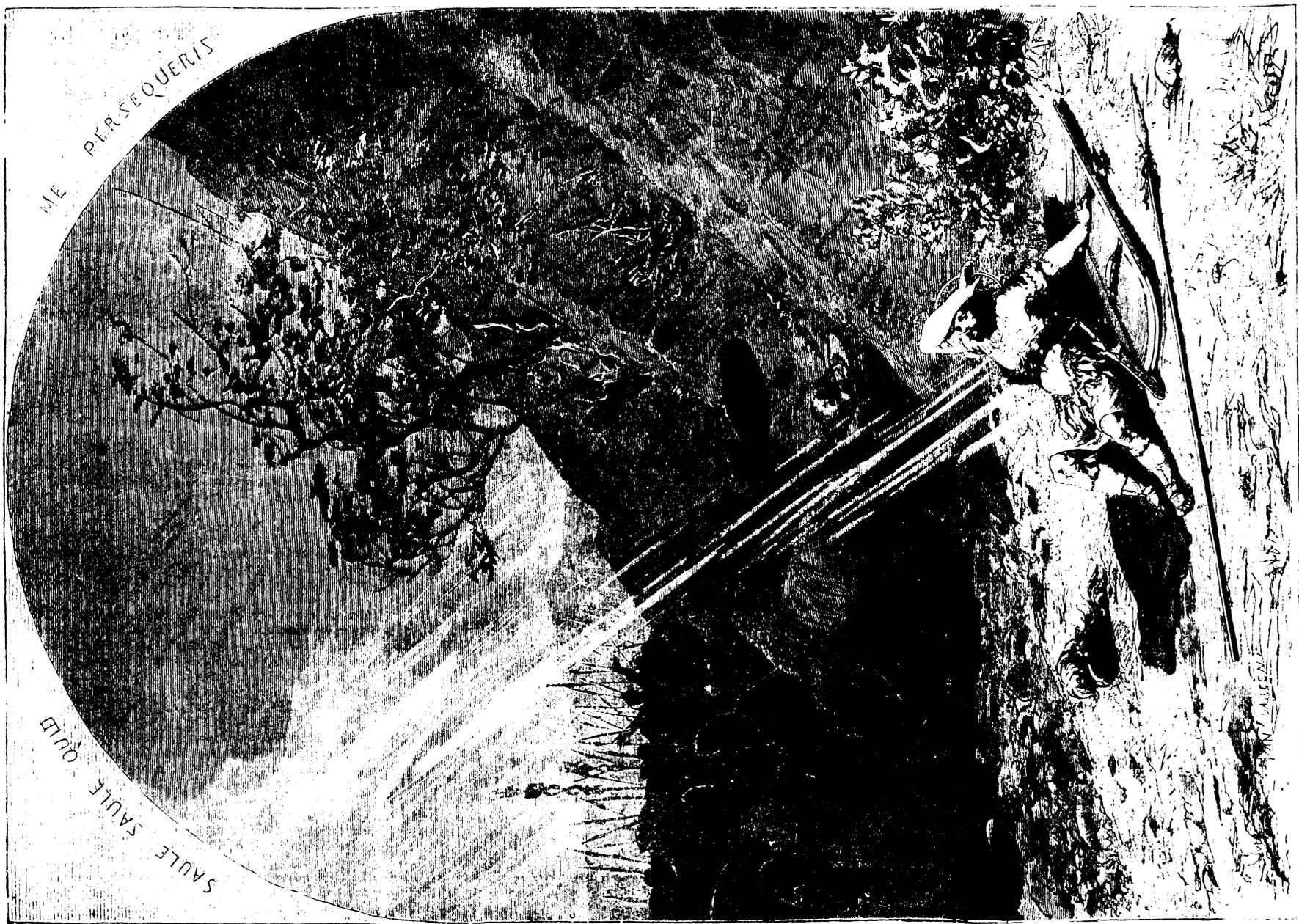
## LE MEURTRE DE MADAME HULL

Nous avons dit un mot de ce meurtre accompli à New-York pendant la nuit, et accompagné de vol. De grands efforts furent faits par la police pour trouver le coupable ; on soupçonna bien des personnes et jusqu'au mari même de la défunte. C'est un rapporteur d'un journal américain, du *Herald* de Boston, qui a trouvé le coupable dans les circonstances suivantes :

Un mulâtre, disant se nommer William Francis, s'est présenté la semaine dernière chez un prêteur sur gages de Boston, Merrimac street, et lui a vendu une garniture de camée. Le surlendemain, la police de Boston a reçu avis du meurtre de Mme Hull, accompagné d'une description des bijoux qui lui avaient été volés. Les camées vendus par le mulâtre faisaient partie de ces bijoux ; il était donc important de savoir comment ils étaient venus en sa possession, mais, pour l'apprendre, il fallait retrouver le soi-disant William Francis. Son signalement minutieux a été fourni par l'acheteur, mais là se bornaient les renseignements qu'il pouvait donner à la police.

Lundi passé, vers 7½ heures du soir, un rapporteur du *Herald* de Boston s'est croisé dans Shawmut avenue avec un mulâtre dont l'apparence l'a frappé par sa ressemblance avec le portrait tracé par l'acheteur des camées. Voulant éclaircir ses soupçons, il l'a interpellé pour lui demander de quel côté était Monmouth street. Le nègre a répondu qu'il n'en savait rien, étant étranger à Boston. Cette réponse a corroboré les pressentiments du rapporteur. Il a feint de s'éloigner, mais, après avoir fait quelques pas, il a passé sur le trottoir opposé et est revenu en réglant son allure sur celle du mulâtre et en examinant à loisir. Celui-ci, ne se doutant pas qu'il était "filé", a continué à marcher tranquillement jusqu'à l'église baptiste Ebenezer, où il est entré. Le reporter y est entré aussi, a eu l'édification d'entendre un passage du sermon d'un prédicateur noir sur "les horreurs de l'enfer," puis, pleinement convaincu que le mulâtre était l'homme aux camées, il est sorti et a envoyé un commissaire à la plus proche station de police, avec prière d'envoyer immédiatement des détectives. Le détective Wood est arrivé presque immédiatement et a rejoint à la porte de l'église le rapporteur en faction, qui l'a mis en quatre mots au courant de la situation. Quelques minutes après, le mulâtre est sorti de l'église, et le détective Wood, passant son bras sous le sien, l'a invité à le suivre à la station. Le prisonnier n'a pas opposé de résistance. Interrogé sur la provenance des camées qu'il avait vendus quelques jours auparavant, il a dit les avoir achetés lui-même d'un inconnu. Le mulâtre a ensuite été fouillé et trouvé porteur d'une montre avec ces inscriptions : "Henri Buguelin, fabricant, Locle, No. 59,857 - Mme de F. H., Noël, 1878." C'était la montre volée à Mme Hull, à qui elle avait été donnée comme cadeau de Noël. En présence de cette preuve accablante, le prisonnier a fait des aveux complets, dont voici la substance :

Son véritable nom est Christiau Cox. Il est natif du comté de Powhattan, Virginie, âgé de 32 ans. Il était généralement connu sous le surnom de John à New-York, où il avait sa résidence, No. 166, Trente-sixième rue ouest. Il connaissait bien la maison de Mme Hull et les habitudes des personnes qui l'occupaient, ayant souvent été employé par cette dame ou ses locataires pour monter du charbon, nettoyer les vitres, tenir les fourneaux en ordre, etc. Le vol décidé dans son esprit, il est venu à minuit devant la porte principale avec la clef de sa propre résidence, mais cette clef n'allait pas à la serrure. Il est entré alors par une fenêtre, qui n'était pas assurée de l'intérieur, et il s'est arrêté pour écouter. On n'entendait pas d'autre bruit que celui fait par Mme Hull qui ronflait très-fort. Cox est entré dans sa chambre, a allumé une bougie qu'il avait en poche, et l'a éteinte après s'être assuré que Mme Hull dormait profondément. Il lui a pris ensuite les bras pour les attacher, mais elle s'est éveillée en disant : "Qui est là ?" Il a répondu doucement : "Le docteur." Elle a étendu la main pour s'assurer en touchant le visage que c'était bien son mari, mais le mulâtre a rejeté la tête en arrière, et, déchirant quelques lambeaux de drap, il les a enfoncés dans la bouche de Mme Hull pour l'empêcher d'appeler à l'aide. Aussitôt après, il lui a attaché les bras et les jambes avec d'autres lambeaux de drap, et appuyant son corps sur le sien pour la maintenir immobile, il lui a enlevé les bagues des doigts et il a pris les autres bijoux qui étaient à sa portée. Comme elle ne donnait pas signe de vie, le voleur, la supposant évanouie, lui a versé de l'eau de Cologne sur le visage pour la faire revenir. N'ayant pas obtenu l'effet voulu, il lui a tâté le pouls et ne l'a pas senti battre. Saisi d'épouvante, il a rallumé sa bougie pour pouvoir se sauver au plus vite, mais l'eau de Cologne s'est enflammée. Il a éteint les flammes avec la main, a répandu de l'eau fraîche sur le visage de sa victime ; puis, convaincu qu'elle était réellement morte, il est sorti par la même fenêtre qui lui avait servi à entrer, et il est allé tout droit chez lui. Le lendemain, il est parti pour Boston, et, deux jours après, il est revenu à New-York et y est resté jusqu'au jeudi, jour où il est allé pour la seconde fois à Boston.



Saint Paul.



Saint Pierre. — D'après une peinture murale de la cathédrale de Quimper.



APRÈS LE TRAVAIL

## UN DRAME SUR LA SEINE

### Deuxième partie de la Bande Rouge

#### XVII

Le meunier et le faux colporteur causaient avec un personnage que Roger n'eut pas de peine à reconnaître, quoiqu'il ne l'eût jamais vu.

La description qu'on lui en avait faite avant d'arriver au moulin était d'une rare exactitude.

Quoiqu'il portât un uniforme et même un collet galonné, cet individu n'avait nullement la tournure militaire, et il eût fallu beaucoup de bonne volonté pour croire qu'il appartenait à l'armée prussienne.

Mais le lieutenant avait assez voyagé sur les bords du Rhin pour savoir que l'homme à la capote bleue était tout simplement un des fonctionnaires civils qui pullulaient à la suite des troupes du roi Guillaume.

L'invasion de 1870, en effet, avait eu cela de particulier que nos prévoyants ennemis avaient amené avec eux un personnel suffisant pour administrer, réglementer et surtout dépouiller la France.

Ils traînaient dans leurs bagages jusqu'à des financiers qui en auraient remontré à nos percepteurs.

Naturellement, le service de la police était largement représenté dans ce troupeau de non-combattants, et les divisions de guerre ne marchaient que précédées et entourées d'espions de toutes catégories.

L'interlocuteur des deux amis de Roger appartenait à l'honorable classe des agents avoués officiellement, et, en cette qualité, il était chargé de surveiller les bords de la Seine aux alentours de Maisons.

Comme l'avait annoncé le père Sarrazin, il était petit, maigre et orné de besicles posées sur un nez pointu.

Le dialogue venait à peine de s'engager, et il s'animait déjà.

Roger était placé de façon à ce que ses yeux et ses oreilles ne perussent rien de la scène qu'il dominait d'assez haut pour rester invisible.

"Où avez-vous rencontré ce garçon?" demanda le Prussien dans un français assez pur, mais avec un fort accent germanique.

Il prononçait *rengoué* et *garzon*.

"Là-haut sur la route, en revenant de Poissy où je suis allé chercher de l'argent qu'on me doit pour des moutures.

"C'est très-bien, mais pourquoi l'avez-vous amené ici? Est-ce que vous tenez une auberge, maintenant?"

"Pour vos soldats, oui," répondit le meunier d'un ton bourru, car ils boivent assez souvent chez moi sans payer.

"Vous serez remboursés sur la contribution de guerre que nous imposerons à la France quand Paris sera pris, dit majestueusement le policier.

"Alors, je peux attendre longtemps?"

Cette réponse, dont le père Sarrazin ne sut pas se priver, déplut sans doute à l'espion patenté, car il prit son air le plus rogue pour répéter sa première question.

"Que vient faire cet homme chez vous?"

"Me vendre du drap dont j'ai besoin pour m'habiller moi et mon garçon. Vous ne voyez donc pas qu'il est colporteur?"

"Du drap? Vous pourriez bien en acheter à Maisons, dans le magasin de mon ami Küntz, qui a un assortiment superbe en laines de Silésie.

"Est-ce que vous croyez que j'ai le moyen de payer des marchandises étrangères? Pas si bête!"

"Il y a cinq ans que Pierre Bourdier que voilà fait son petit commerce par ici, et je suis sûr, au moins, qu'il ne me volera pas, au lieu que vos brocanteurs à tête carrée..."

"Vous avez tort, mon ami ne vous aurait pas pris plus cher, interrompit le Prussien, qui devait avoir un intérêt dans les affaires du sieur Küntz.

"Possible, mais j'aime mieux m'arranger avec un de mes pays."

Le messageur qui était le sujet de ce dialogue n'y avait encore pris aucune part.

Il s'était mis tranquillement à cheval sur un banc de bois et roulait une cigarette entre ses doigts.

Ce détail frappa Roger, qui ne l'avait encore vu fumer que la pipe, et qui remarquait les moindres incidents d'une scène où plusieurs vies étaient en jeu.

Il se demandait avec anxiété comment l'interrogatoire allait finir.

Les manières pincées et le langage aigre-doux de cet agent méthodique et froid n'annonçaient rien de bon.

Aussi l'officier regrettait-il vivement que son hôte n'eût pas profité de l'absence du chafouin, comme il l'appelait, pour faire cacher aussi le faux colporteur.

L'idée lui vint pourtant que ses deux nouveaux amis, en affrontant les questions, s'étaient dévoués pour détourner les soupçons de cet inquisiteur en bottes fortes.

Mais la conversation, qui n'avait été jusqu'alors qu'une escamouche, prit bientôt une tournure plus sérieuse.

L'espion, voyant qu'il ne pouvait rien tirer du meunier, s'adressa brusquement à Pierre Bourdier.

"Eh bien! mon brave, dit-il en affectant une certaine douceur, avez-vous fait de bonnes affaires hier à Saint-Germain?"

Le piège était un peu trop grossier pour que le messageur y tombât.

"Je ne viens pas de ce côté-là, puisque j'arrive de Poissy, dit-il sans hésiter.

"Et où allez-vous comme ça? reprit le Prussien.

"Ma foi! je ne suis pas encore bien décidé si j'irai coucher ce soir à Maisons ou si je descendrai jusqu'au pont d'Herblay.

"Vous avez de la troupe par-là vers Pontoise, et peut-être que je ferai des affaires avec vos hommes.

"Venez plutôt causer avec mon ami Küntz, vous verrez qu'il vous prendra de la marchandise.

"Mais je ne dis pas non, répondit le faux colporteur, pendant que Sarrazin grommelait entre ses dents:

"Il la prendra, c'est sûr, mais, quant à la payer..."

"Je suppose, mon cher, que vous avez un passeport, dit l'espion sans faire semblant d'entendre la réflexion du meunier.

"Quant à ça, je vous prie de croire que si je n'en avais pas, il y a longtemps que je serais coffré. On me l'a demandé onze fois depuis huit jours que je suis parti d'Evreux.

"Voulez-vous me le montrer?"

"Avec plaisir," répondit le messageur en prenant dans la poche de sa veste un portefeuille usé qu'il remit tranquillement au commissaire.

La situation se tendait, et Roger, témoin muet de cette inspection qui menaçait de devenir minutieuse, pensait, non sans frayeur, que le brave Pierre n'avait pas eu le temps de se débarrasser de ses dépêches avant l'entrée de l'espion.

"Si ce misérable le fouille, il est perdu," se disait-il.

Et, en effet, il n'y avait pas même à songer à un coup de viguerie, car les Prussiens qui avaient leur vin sous la table commençaient à revenir de leur ivresse, et, sans compter ceux qui devaient être en faction dans l'île, c'étaient des satellites tout disposés à prêter main forte à l'homme au nez pointu.

Le lieutenant les voyait déjà s'étirer, et les entendait distinctement grogner dans leur bauge.

"Bourdier... Pierre... épérait le commissaire sur le passeport... allant à Beauvais... les deux cahets de la *commandature* y sont..."

"Mon ami, vous êtes en règle," ajouta-t-il en rendant le portefeuille.

Roger respira.

"Seulement, ajouta le chafouin, je voudrais bien voir ce qu'il y a dans votre ballot.

"Pure formalité, vous savez."

"A votre aise, dit le faux colporteur en se mettant en devoir de déboucler sa lourde valise.

"Ce n'est certainement pas là qu'il a caché ses papiers," pensa Roger assez rassuré par la tournure que prenait la visite.

Elle s'opérait pourtant avec un soin qui faisait honneur aux instincts policiers du Prussien.

Oubliant la dignité que lui conféraient ses galon d'argent, il s'était mis à genoux et aidait Bourdier à vider son sac.

Les pièces de drap ou de cotonnade, les foulards jaunes ou rouges étaient dépliés, palpés, secoués et retournés dans tous les sens.

Le messageur de l'armée de la Loire se prêtait de la meilleure grâce du monde à ce déballage forcé, qu'il égayait en disant de temps en temps:

"Père Sarrazin, voilà un drap de Montauban qui ferait bien votre affaire."

Ou bien:

"Ce mouchoir là irait joliment pour faire un fichu à votre nièce de Corbeil."

Il mettait tant de naturel à ce babillage, que Roger ne savait ce qu'il devait admirer le plus, de son sang-froid ou de sa présence d'esprit.

La vérification fut poussée jusqu'au bout avec un soin qu'auraient apprécié tous les douaniers d'Europe.

"Maintenant, mon brave, dit le Prussien quand il eut fini, je voudrais bien visiter aussi vos vêtements... pure formalité... et vos chaussures aussi... de sorte que je vous prierais..."

"De me déshabiller, interrompit le faux colporteur sans sourciller. Il ne fait pas chaud, mais enfin, je sais que c'est la méthode allemande."

Un frisson passa dans les veines de Roger en le voyant ôter sa blouse.

"Ce ne sera pas long, insinua l'espion d'un ton mielleux.

"Laissez-moi seulement le temps d'allumer une cigarette; ça me réchauffera un peu," dit Pierre Bourdier en riant.

Et il tira de sa poche un paquet de tabac et un petit cahier dont il se mit à détacher une feuille.

"Fassez-moi donc ce papier," dit le chafouin, dont les petits yeux brillaient sous le verre de ses lunettes.

#### XVIII

"C'est du pur papier de fil que j'ai acheté à Rouen," dit Pierre Bourdier en tendant le cahier au Prussien.

Roger, qui ne perdait pas un seul des détails de cette scène, crut remarquer que sa main tremblait un peu et que ses joues hâlées pâlis-

saient légèrement.

Au même instant, le meunier se leva de l'esca-

cabau où il était assis et fit un pas en avant. Il avait mis la main sous sa blouse et ses traits contractés prenaient une étrange expression.

Cependant, l'homme aux lunettes ne voyait rien de toute cette pantomime.

Il avait pris le cahier et l'examinait avec une attention minutieuse; il le feuilletait, le ma-

nait, et finit par le flairer, comme s'il eût espéré y découvrir un parfum accusateur.

Pendant qu'il se livrait à cette opération, le messageur de la Loire achevait de rouler entre ses doigts la feuille qu'il avait détachée, et quand il eut magistralement confectionné une grosse cigarette bien serrée et tordue aux deux bouts, il la prit entre ses lèvres et fit mine de tirer des allumettes de sa poche.

"Voulez-vous que je vous en fasse une? dit-il tranquillement à l'espion en lançant au père Sarrazin un coup d'œil expressif.

"Non, merci, je ne fume que la pipe, grommela le fonctionnaire tudesque, qui semblait tout désappointé de n'avoir pas trouvé ce qu'il cherchait.

"Est-ce que vous croyez qu'il y a de la contrebande dans mon papier? reprit Bourdier d'un air goguenard.

"Non, mais j'aime bien à voir tout quand je visite. Vous autres Français, vous êtes si fins que je me défie toujours," répondit le Prussien.

Il se décida cependant à rendre l'innocent cahier que le faux colporteur mit dans son gousset en disant:

"Ah! oui! pour les lettres, les dépêches. On m'a conté comme ça qu'il y en avait qui les cousaient dans la doublure de leurs effets. Mais il n'y a pas de danger que je fasse ce métier-là; je tiens trop à ma peau."

Tout en parlant, il avait saisi sa cigarette entre le médium et l'index.

"Vous avez raison, mon ami, dit doucement l'espion: si je trouvais sur vous seulement trois lignes de correspondance, je serais obligé de vous envoyer à Maisons au commandant, qui serait obligé de vous faire fusiller.

"Vous n'aurez pas cette peine-là, je vous en réponds, murmura Pierre Bourdier.

"Allons, bon! v'là que j'ai perdu mes allumettes, ajouta-t-il en plaçant sa cigarette derrière son oreille, suivant le procédé usité pour leurs plumes par les scribes au repos.

"Tu fumeras plus tard, dit le père Sarrazin; tu vois bien que monsieur attend que tu te déshabilles."

"Tiens! c'est vrai, je n'y pensais plus, reprit le messageur de l'air le plus naturel; mais ça ne va pas être long."

En effet, il commença à défaire ses habits avec la lenteur méthodique qui est particulière aux paysans.

"Ça me rappelle le jour où j'ai passé au conseil de révision, dit-il en riant. Ah! dame! c'était pas hier!"

A mesure qu'un vêtement était ôté, le terrible commissaire s'en emparait et le soumettait à une rigoureuse inspection.

Rien qu'à le voir procéder, on aurait deviné que cet homme était né pour le honteux métier qu'il exerçait.

Sa phisionomie pointue s'éclairait d'une joie malicieuse en palpant les hardes du colporteur, et il avait l'air d'un renard qui fouille un poulailler.

Ce fut fait d'ailleurs avec une adresse et une conscience qui lui auraient certainement valu les éloges de ses supérieurs, s'ils avaient pu le voir travailler.

Les poches furent vidées, les doublures furent décousues, le collet et les manches retournés et les boutons tâtés.

Il n'y eut pas jusqu'aux souliers dont le scrupuleux espion ne sondât les semelles et les talons à l'aide d'un petit instrument pointu qu'il portait sur lui pour cet usage.

Quant au chapeau de feutre du colporteur, il avait été l'objet d'une vérification spéciale, et la visite avait commencé par là.

Roger suivait des yeux cette singulière opération avec une inquiétude mêlée de surprise.

Le calme parfait avec lequel Pierre Bourdier se prêtait aux recherches le rassurait sur leur résultat, mais il se demandait par quelle ruse ingénieuse les dépêches du messageur avaient pu être soustraites à ce misérable Prussien.

"Il aura trouvé moyen de les remettre au meunier," pensa-t-il.

Régine dormait toujours et il se félicitait de l'heureuse occasion qui s'était présentée pour elle de prendre enfin un peu de repos.

Elle allait sans doute avoir besoin de toutes ses forces, car leurs épreuves n'étaient pas finies et le lieutenant n'entrevoit même pas comment leur guide pourrait surmonter les obstacles qui les séparaient encore de Paris.

Il fallait voir d'abord ce qui allait advenir de l'inspection du commissaire.

Elle touchait à son terme, et ce soupçonneux personnage venait de faire signe à Pierre Bourdier qu'il pouvait reprendre ses habits.

Evidemment, l'espion avait espéré mieux, car il montrait la mine renfrognée d'un homme qui a manqué son coup.

Quant au brave messageur, il s'habillait avec le même sang-froid et il égayait la situation par des plaisanteries qui témoignaient d'une entière liberté d'esprit.

"Dites donc, mon officier, demanda-t-il en riant, est-ce que vous me payerez de la tisane pour guérir le rhume que vous m'avez fait attraper?"

"Brrr! qu'il fait froid dans votre cambuse, père Sarrazin!"

"Toujours farceurs, ces Français, dit le chafouin en le regardant par-dessus ses lunettes.

"Faut bien s'amuser un peu pour se consoler du commerce qui ne va guère."

"A propos, mon ami, reprit le Prussien d'un ton assez équivoque, j'espère bien que vous allez venir avec moi à Maisons pour faire quelques petites affaires avec mon ami Küntz."

"Ma foi! ce n'est pas de refus, dit Pierre Bourdier; mon compère Sarrazin n'est pas si

pressé, et nous pourrions finir notre marché ce soir aussi bien que ce matin."

Et, dès qu'il eut passé sa blouse, il se mit à genoux pour refaire son ballot.

Roger n'en revenait pas de l'entendre accepter si facilement la proposition du commissaire, qui ne tenait évidemment à l'emmener que pour le mieux surveiller.

Il avait bien cru cependant surprendre un coup d'œil échangé entre les deux amis.

Après tout, il se pouvait que le messageur eût son plan et il avait donné assez de preuves de son habileté pour que le lieutenant se fiât à lui du soin d'éconduire l'espion.

"Je suis prêt, dit Pierre Bourdier en chargeant sa balle sur son dos.

"Nous allons partir, mon ami, dit le Prussien d'un air aimable mais ne promettait rien de bon; le temps de faire quelques petites recommandations à ce brave homme."

Le meunier dressa l'oreille à cette entrée en matière.

"D'abord, mon ami, je vous prie de ne plus donner à boire à ces soldats.

"Avec ça que c'est facile, grommela le père Sarrazin; quand je leur refuse du vin, ils me menacent d'enfoncer la porte de la cave."

"Ce sont des ivrognes, de vilains ivrognes, et je ferai mon rapport au commandant pour qu'ils soient punis demain quand on relèvera le poste."

Le majestueux commissaire ajouta quelques mots en allemand à l'adresse des trois soudards qui, pendant l'inspection, avaient réussi tant bien que mal à se remettre sur leurs jambes, puis il reprit son discours:

"J'ai remarqué aussi en faisant une promenade dans l'île qu'on n'a pas enlevé la corde du bac."

"Eh bien! après? dit le meunier d'un ton bourru.

"J'enverrai une escouade pour la détacher et la rapporter au commandant. Ça servira là-bas à nos pontonniers et, ici, ça pourrait servir pour passer la rivière."

"Passer la rivière! Avec quoi? Vous avez pris le bateau, et, à moins d'être chat ou souris..."

"En attendant, reprit impertinamment le Prussien, j'ai mis un factionnaire sur la rive, je lui ai donné l'ordre de tirer sur tous ceux qui s'approcheraient."

Le meunier haussa les épaules.

"Je vous prévient pour éviter un accident," dit l'espion avec un mauvais sourire.

Après avoir lancé cet avertissement qui ressemblait assez à une menace, il parla encore un instant avec les soldats, et montrant la porte à Pierre Bourdier avec une politesse ironique, il le fit passer devant lui, et sortit d'un pas mesuré.

"Il le conduit en prison," pensa Roger.

Cette conjecture semblait infiniment probable, et la perspective d'être abandonné à ses propres ressources n'avait rien de rassurant pour le prisonnier.

La cachette où on l'avait conduit avec Régine lui paraissait médiocrement sûre, car l'escalier de bois qui aboutissait au couloir était toujours appliqué contre la muraille, et il pouvait prendre fantaisie aux Prussiens d'y grimper.

Il se demandait même comment le commissaire n'avait pas eu l'idée de fureter de ce côté-là.

D'ailleurs, il fallait bien sortir tôt ou tard de ce réduit, et Roger n'en devinait pas le moyen.

Une heure se passa pour lui à réfléchir assez tristement aux suites de cette aventure et à regarder alternativement Régine, qui ne s'était pas encore réveillée, et la salle basse où le père Sarrazin allait et venait au milieu des soldats.

Ceux-ci avaient allumé leurs pipes de porcelaine et fumaient silencieusement.

Le lieutenant se demandait ce qu'était devenu le gros garçon meunier qui l'avait conduit à la chambre bleue, quand il le vit apparaître à la porte du moulin.

Il poussait devant lui un enfant déguenillé que Roger reconnut sur-le-champ.

F. DU BOISGOBEY.

(La suite au prochain numéro.)

## DEUIL

LECTRICE,

Si vous vous trouvez dans la pénible nécessité de vous procurer une toilette de deuil, n'oubliez pas d'aller chez **DUPUIS FRÈRES**, No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, à l'enseigne des deux boules noires.

Ils viennent d'acheter un stock de banquette considérable dans lequel se trouve l'assortiment le plus riche et le plus varié de cette classe de marchandises.

Ce qu'il y a de recommandable surtout et de plus digne de votre attention, ce sont les crêpes, les paramatas et les alpacas noirs.

Le tout offert à 25 par cent de moins qu'ailleurs.

## AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au **REV. JOSEPH T. INMAN, Station D, New-York.**

## SAINT PIERRE ET SAINT PAUL

(Voir gravures)

C'est le 29 juin l'anniversaire du martyre de ces deux apôtres, les colonnes de l'Eglise. Il eut lieu à Rome, comme on sait. Saint Pierre fut crucifié, la tête en bas, sur la colline vaticane, et saint Paul, en qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée, aux eaux Salviennes.

## LA CHASSE AU CORSAIRE

Sur le soir, par un calme plat, deux voiles étrangères parurent à l'horizon. A sa blancheur, l'une fut reconnue pour américaine, l'autre avait tout l'air d'appartenir à un petit coquin de brick fort suspect ; mais ce n'était qu'affaire de conjecture, car les deux vaisseaux étaient à cape.

La nuit venant, une légère brise s'éleva, et nous fîmes force de voiles dans la direction du brick, quoi qu'il cessât d'être visible. Vers la moitié du second quart, nous le retrouvâmes heureusement au bout de nos lunettes de nuit, et à deux heures du matin, nous étions assez près pour lui détacher un boulet. Le léger navire semblait attendre la brise, tandis que nous marchions, vent arrière, droit sur lui.

La voix de notre bavard de la proue était à peine parvenue à bord, que déjà le brick tournait sur son gouvernail. En un clin d'œil, ses vergues furent grées, et le plus fin voilier de Sa Majesté britannique n'aurait pu filer plus gaillardement.

De notre côté, nous avions mis toutes nos voiles dehors ; il n'y avait pas un pouce de toile qui ne fût tendu, les deux longues pièces de neuf du gaillard d'avant furent pointées sur le brick. En dépit de tout ce que purent faire nos canons, le petit camarade poursuivit sa route. A quatre heures, nous fîmes jouer sur lui deux pièces de canon de dix-huit ; il n'en alla que plus vite, quoique la lune brillât alors en plein, et que nous eussions mis de côté toute tendresse de cœur et toute crainte de blesser les gens ou de gêner la délicate coquille. Le vaisseau, que nous poivrions d'autant de mitraille et de grappes qu'en pouvaient décharger les trois larges bouches de nos canons, prenait si peu d'eau que, vu de la poupe à la proue, il ne présentait presque pas de surface. Comment il arriva que pas une de ses vergues, pas un de ses mâts ne fut fracassé, que pas une de ses voiles ne fut enlevée, c'est ce qui me semble encore inexplicable.

Il va sans dire qu'à ce moment tout le monde était sur le pont, officiers, matelots, aspirants, qu'ils fussent ou non de quart. Le commandant des soldats de marine, le munitionnaire, et jusqu'au docteur, quittèrent leurs lits, rare phénomène ! Chacun donnait son avis à son voisin ; quelques-uns affirmaient que les boulets ne portaient pas, d'autres qu'ils passaient par-dessus ; et l'opinion que le léger esquif était sorcier, que c'était le Hollandais volant ou quelque autre fantôme, commença à circuler parmi les matelots.

Comme les choses étaient dans cette douteuse situation, notre voile de misaine s'aplatit le long du mat, indice certain que la brise s'endormait ; on entendait les quadruples rangs des garcettes battre contre les huniers, sans bien connus à nos oreilles comme symptômes d'un calme prochain ; les bonnettes et voiles de perroquet étaient encore gonflées, mais peu à peu leur léger canevas refusa de se tendre, tant l'air qui nous poussait doucement était faible ; et, sur la surface de l'eau, à peine voyait-on une ride. Cependant, le vaisseau obéissant toujours au gouvernail, nous continuâmes à tirer sans relâche, et avec un tel succès cette fois, que toutes les voiles du brick, hautes et basses, furent bientôt complètement criblées ; nous pouvions en distinguer plusieurs pendant en lambeaux, que le moindre souffle de vent aurait pu balayer comme autant de toiles d'araignées. Vers les cinq heures, le calme était complet. Tout à coup, le frère esquif lança à la fois, des deux côtés, ses halais, comme

les appellent les marins. Ce sont de larges rames dont chacune demande cinq à six hommes pour être mise en mouvement. Elles prêtent, en l'absence du vent, au petit brick le plus paresseux, les ailes d'un vaisseau de haut bord. Le Français prenait de l'avance à l'aide de quinze ou vingt de ces halais si vigoureusement et si habilement maniés, qu'à la clarté de la lune, et encore plus distinctement à l'aube, nous pouvions voir les larges nappes d'écume que faisait jaillir chaque coup de ces gigantesques rames, mues d'ensemble au moyen d'un câble qui les tenait réunies, et qui s'étendait de l'avant à l'arrière du navire.

En moins d'une heure le brick fut hors de portée, filant avec une vitesse et une grâce qu'il était impossible de ne pas admettre, bien que notre vexation et notre désappointement fussent extrêmes. A midi, il avait bien deux milles d'avance sur nous, et à deux heures, à peine distinguions-nous la pointe de ses mâts au-dessus de l'horizon. Il garnissait ses mâts de toutes voiles, raccommodait ses vergues brisées, gréait ses bonnettes, toutes plus ou moins blessées par notre feu, et, comme la rude manœuvre des halais ne se ralentissait pas pour cela, c'était à qui vociférerait et maudirait le plus le petit sorcier.

Il semblait réellement qu'à bord tout le monde eût le délire et la fièvre. On ne pensait, on ne parlait que du Français. Chaque lunette, petite ou grande, était en réquisition, depuis la lunette de poche du plus jeune aspirant de marine jusqu'aux verres éprouvés du capitaine. Chaque télescope, à son tour, fut hissé aux arres traversières des hunes, et pointé, avec une anxiété qui allait jusqu'à la souffrance, sur la faible tache qui s'effaçait à l'horizon. On aurait pu se croire dans un bois au printemps, alors que tous les oiseaux gazouillent à l'envi l'un de l'autre, tant était grand le nombre des siffleurs. Cette coutume de siffler pour appeler le vent est une de nos superstitions nautiques qui, malgré son absurdité, s'empare insensiblement, à de pareilles heures, des esprits les plus forts et les plus incrédules ; autant vaudrait résonner avec la brise capricieuse elle-même que d'essayer de convaincre Jack que, le vent soufflant où il lui plaît, et quand il lui plaît, il ne sert à rien de l'évoquer. En dépit de la marche des intelligences, lorsque l'air manque à la voile, toujours le marin sifflera.

Dans l'après-midi, on aperçut du haut du grand mâ, loin en arrière et bordant l'horizon, une ligne noire, que nos plus expérimentés matelots signalèrent comme la première annonce d'une brise qui s'élevait. Longtemps avant le coucher du soleil, nos cœurs furent réjouis par l'apparition de ces traces fugitives que le vent sème sur la surface unie de la mer, et que les marins appellent pattes de chat, sans doute à cause de la façon fugitive et délicate dont elles semblent se poser sur l'eau, se relever et disparaître. Bientôt le vent, qui avait rayé l'horizon derrière nous, et brisé par place la surface du miroir qui brillait partout à l'entour, indiqua tout de bon son approche en élevant les voiles les plus près du ciel, les banderolles et autres cerfs-volants qui passent généralement pour superflus, mais qui, en pareille occasion, rendent un grand service en attrapant le premier souffle d'air qui flotte toujours au-dessus de l'eau.

Les voiles s'emplirent une à une ; le vaisseau fit route, et l'œil du timonier brilla quand il sentit de la résistance à mouvoir la barre du gouvernail, sur lequel les flots commençaient à agir. La pompe avait été portée dans les hunes, et partout où son long jet pouvait atteindre, l'eau était jetée dans les voiles, afin que, chaque fil tendu, le vent eût son plein effet sur la toile.

Comme nous avançons, nous réjouissant du craquement des cordages et de la courbe des plus hautes et des plus légères espars, attirai aérien qu'un faible vent peut balayer dans l'espace, nous eûmes la maligne satisfaction de voir que le pauvre petit corsaire n'avait pu attraper encore une bouffée de cette délicieuse brise, qui, comme un verre de vin de Champagne,

nous faisait bondir de joie sur les ponts. Cependant, au moment où le soleil descendait, le brick, comme un pauvre lièvre relancé dans son gîte, prit un nouvel élan. Nous fûmes bientôt assez près pour lui voir rentrer ses rames, au grand contentement, je pense, de son équipage harassé.

Le court crépuscule d'hiver fuyait au galop ; une centaine d'yeux sortaient presque de leurs orbites dans leurs efforts pour percer l'obscurité, tandis que ceux d'entre nous qui avaient des lunettes les frottaient sans miséricorde, comme s'ils croyaient, en abîmant les verres, retenir la clarté dans le tube. Une personne, une seule, continuait à voir le navire, enflé comme une perle à la ligne de l'horizon.

Avant minuit, la brise ayant beaucoup fraîchi, nous nous trouvâmes assez près du corsaire pour le distinguer parfaitement à l'œil nu. Nos artilleurs, qui avaient perdu leur réputation la nuit d'avant, ne tenaient pas en place, s'affairaient autour de leurs canons, voulant à toute force envoyer quelques-uns des bruyants messagers à la prise, comme ils l'appelaient ; mais ils ne savaient pas encore à qui nous avions affaire.

Ce ne fut que vers les deux heures que nous fûmes à la fin à bonne portée de canon du brick, et, comme on alléguait que la nuit dernière nous avions fait feu trop à l'étourdie, on pointa avec le plus grand soin ; le petit sorcier semblait aussi invulnérable que la voile ; nous ne pûmes ni frapper sa carcasse, de façon à lui faire crier merci, ni abattre une vergue, ni émonder un de ses mâts. C'était réellement un curieux spectacle de voir cette petite chose de rien raser l'eau devant la brise, ayant à sa piste un énorme monstre comme l'*Endymion*, fendant les flots, faisant rage et plongeant à sa suite, pareil à un vorace dauphin qui saute de vague en vague à la poursuite d'un poisson volant.

Avec le temps, il fallait bien que cela finit par la destruction du brick, car nous gagnions rapidement sur lui ; d'un instant à l'autre, quelques-uns de nos boulets pouvaient porter et le couler à fond. Le capitaine s'impatienta, et, à tout événement, donna ordre de tenir prête toute la bordée de tribord ; alors le vaisseau vira rapidement de côté et foudroya le chétif esquif de sa décharge entière.

Pas une âme sur notre bord ne s'attendait à revoir jamais le pauvre brick, lorsqu'à notre grande surprise, derrière le nuage de fumée balayé par le vent, apparut l'intépide petit coq, glissant sur la crête des vagues, encore plus alerte, plus agile qu'auparavant. En dépit de la discipline, il s'éleva un murmure général d'applaudissements sur la bravoure du Français, suivi bientôt d'un éclat de rire universel, lorsque, en réponse à notre tonnerre de tribord, une seule petite pièce de six fit feu de la poupe du brick, comme en mépris de la bruyante prouesse de son formidable antagoniste. Son petit coup de canon, qui avait si fort excité notre gaieté, avait envoyé un boulet à travers la vergue du petit hunier sous vent, à environ six pieds du cerce de bout-hors. Un peu après, un second boulet traversa la voile du grand perroquet, et le brick continua à tirer jusqu'à ce que les voiles les plus hautes fussent toutes trouées, et n'opposassent plus qu'une résistance partielle au vent.

De son côté, il n'était pas mieux traité que nous ; nous pouvions distinguer le ciel à travers les larges déchirures de ses voiles. Cependant, rien n'annonçait qu'il songeât à se rendre, et, d'après le feu soutenu de son unique pièce, il semblait déterminé à ne perdre aucune chance de salut. Si un de ces boulets eût atteint nos huniers, je crois réellement qu'il eût pu s'échapper. Il n'y avait plus de temps à perdre, il fallait le couler bas ou le prendre. Ce n'était pas un ennemi à délaigner, et il était impossible de calculer le mal qu'un corsaire si admirablement commandé pouvait faire à un convoi s'il en rencontrait.

Le vent s'étant élevé de plus en plus, la distance entre le brick et nous décroissait rapidement, car la plupart de ses voiles pendaient en lanières ; nous étions résolus à le ramener au bon sens. Les canons furent rechargés, et l'ordre donné de les

pointer le plus bas possible, et de ne pas tirer un seul coup que la frégate ne fût à côté du brick. Telle était la sentence de mort du pauvre corsaire.

Nous nous élançâmes donc droit sur notre proie, comme le gigantesque roc des *Mille et une nuits*. Nous avions cessé de tirer nos canons de proue, afin que leur fumée ne nous cachât pas le résolu vaurien auquel nous voulions donner une leçon. Un silence de mort régnait sur notre pont, et sans doute sur le sien, car il avait aussi interrompu son feu, et semblait préparé à subir son sort et à couler à fond en héros. Notre pavillon de foc toucha presque son couronnement, alors, et seulement alors, quand il put voir dans nos sabords et le long des ponts éclairés de l'arrière à l'avant, il donna le premier signal d'amener. La façon dont le capitaine s'y prit fut aussi caractéristique et aussi audacieuse que toute sa précédente conduite. La nuit était fort noire ; mais les vaisseaux étaient si près l'un de l'autre, que nous pûmes distinguer la haute taille d'un homme monté sur les grands cordages du brick, du côté du vent ; il était debout, et tenait à la main une lanterne allumée, qu'il avançait à angle droit de son corps. Si nous n'avions pas vu cette lumière, pas compris son dessein, ou s'il eût tardé seulement de vingt secondes, la frégate, presque en dépit d'elle, courait droit sur le navire, et la salve d'une bordée de tribord eût rendu les derniers honneurs au Français.

Il semblait que tout devait se terminer là, et qu'il n'y eût plus rien à faire qu'à prendre possession de notre capture. Mais point ! il était impossible d'aborder le brick, ou du moins la tentative était trop dangereuse pour que notre capitaine voulût hasarder un bateau et des gens de l'équipage avant qu'il fit jour.

La force du vent augmenta dès le matin, il nous fallut différer encore l'abordage de notre prise ; mais nous eûmes soin de la serrer de près. Il ne nous échappa pas que notre ami continuait tranquillement, même au plus fort de la tempête, à réparer ses avaries, raccommodant ses vergues brisées, changeant ses cordages, et se créant des voiles neuves.

Le brick était tombé sous le vent, et un furieux grain de pluie venant à s'élever tout-à-coup, il fila vent-arrière, reprit sa course en ligne droite, poussé par l'ouragan. Au plus fort de la rafale nous le perdîmes totalement de vue, et je ne me rappelle pas de ma vie avoir entendu plus de clameurs et de vociférations.

Les voiles, jusqu'à celle du perroquet, furent de nouveau déployées, et nous nous lancâmes au travers de la rafale à la recherche de notre trésor. A chaque bout de mâ, à chaque vergue était plantée une sentinelle, tandis que les cordages du gaillard d'avant étaient garnis de volontaires la lunette en main. Pendant un quart-d'heure, il y eut un silence solennel à bord ; chaque œil était tendu sans que pas un de nous sût de quel côté regarder, lorsque notre capitaine, à l'œil d'aigle, cria du bâton du foc sur lequel il était perché : "Le voilà ! le voilà ! droit à l'avant ! filant sous ses voiles de perroquet et de misaine !"

Oui vraiment, c'était bien lui, bondissant de vague en vague, avec ses mâts qui pliaient comme des roseaux sous la pression des voiles qui l'eussent couché sur le flanc s'il n'avait eu vent arrière.

En peu de minutes nous fûmes de nouveau côte à côte, et le Français pensa sans doute que nous allions exercer sur lui une vengeance signalée de ce qu'il nous plaisait appeler sa trahison.

Ne se laissant cependant point intimider par la façon furieuse dont nous nous portions droit sur lui, le brave commandant de cette jolie petite coquille de noix se plaça du côté d'où venait le vent, et, le porte-voix en main, fit signe qu'il voulait parler.

Quoique nous n'eussions pas grande raison de nous fier à notre camarade, nous l'écoutâmes et fîmes voile côte à côte comme les meilleurs amis du monde, pendant soixante à soixante-dix milles. A plus grande partie de ce temps, la frégate avait à peine une voile dehors, et nous nous



AFGHANISTAN - CAVALERIE TRAVERSANT UNE RIVIERE. A GUE'

attendions parfois à voir notre petit compagnon faire le plongeon sous l'eau et nous échapper en sombrant, ou par quelque autre sorcellerie, ses intelligences avec le diable ayant pu seules le défendre si longtemps de nos attaques, au dire des habiles. Enfin le vent tomba, et à minuit nous pûmes envoyer un bateau à bord de la prise, après une chasse de 3 à 400 milles.

Le brick était le corsaire le Milan, de Saint-Malo, de quatorze canons et quatre-vingts hommes d'équipage, la plupart dangereusement blessés, et quelques-uns tués. Le capitaine était Pierre Lepelletier, et quelque part qu'il aille, j'ose dire qu'il ne rencontrera jamais d'homme plus brave et plus résolu que lui-même.

Capitaine BAZIL HALL.

AGRICULTURE

MÉTHODE NOUVELLE POUR LA CULTURE DE LA POMME DE TERRE

Généralement, les pommes de terre sont enterrées dans des trous ou des tranchées plus ou moins profondes et recouvertes d'une épaisseur variable de terre.

Voici un procédé nouveau qui permettrait d'obtenir un rendement plus considérable et en même temps de préserver les pommes de terre des maladies qu'elles contractent à la fin de l'été, quand la saison a été humide. Cette méthode de plantation consiste à placer en quinconces sur un sol profondément bêché ou labouré, des pommes de terre de grosseur moyenne, coupées en deux, à une distance de 50 centimètres, ou mieux encore des pommes de terre entières à 75 centimètres de distance et en lignes régulièrement espacées.

Ainsi posée sur le sol et non enterrée dans une tranchée, la pomme de terre est recouverte d'une légère couche de terre, au moyen d'une loue ou de tout autre instrument. Placée dans d'excellentes conditions d'aéragé, elle ne tarde pas à percer sans difficulté la couche de terre végétale qui l'entoure, ce qui permet, au bout de quelques jours, de la soumettre à des buttages successifs qui accélèrent sa croissance et sa maturité. Comme résultat final, cette méthode de planter la pomme de terre donne un rendement infiniment supérieur à la méthode actuelle, qui consiste à poser la pomme de terre dans des tranchées profondes. Nous avons encore constaté que, par le procédé que nous indiquons, la pomme de terre acquiert sa maturité avant que la maladie se déclare.

Considérée au point de vue théorique, cette méthode est tout ce qu'il y a de plus rationnel. La pomme de terre, étant originaire du Pérou, pays infiniment plus chaud que le nôtre, demande de l'air et de la chaleur pour se développer dans de bonnes conditions, et la terre qui l'entoure ne doit être considérée que comme un support, un milieu autour duquel doit circuler la plus grande somme d'air et de chaleur possible. Mettre la pomme de terre dans une tranchée froide, compacte et humide, c'est retarder, c'est retarder sa croissance, c'est réduire considérablement son rendement, c'est la soumettre volontairement aux plus fâcheuses influences de la maladie dont elle est atteinte depuis plus d'un quart de siècle.

Avant la maladie de la pomme de terre, le rendement de cette plante était de 15,000 à 20,000 kilos par hectare; aujourd'hui, il s'élève à peine à 8,000 ou 10,000 kilogr.—Nous devons ramener la production à l'ancien chiffre, et même le faire dépasser;—rien n'est plus facile que d'atteindre ce résultat; pour cela, il faut planter la pomme de terre selon la méthode que nous venons d'indiquer. Mais avant l'importante opération de la plantation, il est nécessaire de conserver la pomme de terre dans un endroit sec et frais, afin de retarder l'apparition de ses premiers germes, et quelques jours avant la mise en terre, il convient de les plonger dans un lait de chaux pendant un court moment, puis de les laisser sécher afin de détruire les principes morbides qui pourraient s'y être attachés.

(D'après M. CALLOIGNE.)

UN REMÈDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommation, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux-mons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la poste et nommant ce papier: W. W. SHERAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

Nouvelle maison.—Maison nationale.—MM. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

Nouvelle pharmacie.—Tout le monde admire la jolie pharmacie que M. S. LACHANCE, si bien connu comme pharmacien de renom, vient d'ouvrir sur la rue Sainte-Catherine, près de la rue Jacques-Cartier, porte voisine de la banque d'Épargne. Comme l'on peut s'en convaincre en visitant cette pharmacie, M. Lachance a déployé beaucoup de goût et d'habileté dans l'aménagement et dans l'achat de ses marchandises, et l'acheteur est certain de trouver à cet établissement tout ce dont il a besoin.

—Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de MADAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre les rues St-Denis et Sanguinet.

Maison A. Pilon & Cie.—Cette grande maison continuera à fondre le stock sans réserve d'ici à quelque temps à meilleur marché que jamais. Nous recevons tous les jours de nouvelles marchandises de printemps et d'été, ce qui permet de satisfaire toutes nos pratiques. Profitez de cette grande vente autorisée par le syndic nommé à la faillite de la maison A. PILON & Cie. La maison PILON profite de cette occasion pour remercier cordialement le public en général pour l'encouragement qu'elle a reçu depuis quelque temps. Réduction considérable des prix de nos marchandises. Il faut écouler à tout prix notre stock qui est encore au-delà de \$60,000, pour faire face aux engagements que la maison PILON doit rencontrer d'ici à un mois. Nous vous invitons donc tous à profiter de cette grande vente, et en ce faisant, vous favoriserez M. A. PILON, qui a su, par son énergie, développer la partie Est de Montréal et faire du bien au public en général. A. PILON & CIE., 647 et 649, rue Ste-Catherine, Montréal. Par ordre du syndic officiel, C. Beausoleil

Les facilités offertes aux habitants des campagnes par les nombreuses lignes de chemins de fer et de bateaux à vapeur de visiter Montréal à bon marché, devront avoir pour résultat d'augmenter sensiblement les affaires. Dans le but de profiter de cet accroissement de commerce, M. Narcisse Beaudry et frère, les Bijoutiers bien connus, dont le magasin est situé au coin des rues Notre-Dame et Saint-Vincent, viennent d'importer et de confectionner un choix extra de MONTRES en or et en argent, BIJOUX de toute description, qu'ils offrent, à cause de la dureté des temps, en détail au prix du gros. Spécialité de dorure et argenture; ils fabriquent et réparent les ornements d'églises. NARCISSE BEAUDRY, ÉDOUARD E. BEAUDRY, Bijoutier pratique.

Tous les acheteurs sont d'accord pour vanter la qualité et le bon marché des nouveaux Chapeaux que la maison DEROME, 621, rue Ste-Catherine, à l'enseigne du lion et de l'ours, vient de recevoir. Cet établissement, si avantageusement connu du public, n'offre que des chapeaux dont la qualité et l'élégance sont devenues proverbiales. Les nombreux clients sont assurés d'avoir entière satisfaction. Un lot considérable de chapeaux de paille et en feuilles de palmier à vendre à sacrifice.

Décisions judiciaires concernant les Journaux

1o. Toute personne qui retire régulièrement un journal du bureau de poste, qu'elle ait souscrit ou non, que ce journal soit adressé à son nom ou à celui d'un autre, est responsable du paiement.

2o. Toute personne qui renvoie un journal est tenue de payer tous les arrérages qu'elle doit sur l'abonnement; autrement, l'éditeur peut continuer à lui adresser jusqu'à ce qu'elle ait payé. Dans ce cas, l'abonné est tenu de donner, en outre, le prix de l'abonnement jusqu'au moment du paiement, qu'il ait retiré ou non le journal du bureau de poste.

3o. Tout abonné peut être poursuivi pour abonnement dans le district où le journal se publie, lors même qu'il demeurerait à des centaines de lieues de cet endroit.

4o. Les tribunaux ont décidé que le fait de refuser de retirer un journal du bureau de poste, ou de changer de résidence et de laisser accumuler les numéros à l'ancienne adresse, constitue une présomption et une preuve prima facie d'intention de fraude.

LES ECHECS

MONTREAL, 3 juillet 1879.

Adresser toutes les communications relatives à cette partie du journal, à M. O. TREMPÉ, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 165: MM. Z. De-launais, V. Gagnon, Québec; G. Lalandry, New-York; M. Toupin, J. Gauthier, Montréal; N. P., Sorel.

Un tournoi de problèmes universel est proposé par l'American Chess Journal, qui remarque que, si chaque pays qui y participerait voulait contribuer pour \$100, vingt-cinq beaux prix pourraient être offerts aux compétiteurs.

Le Turf, Field and Farm du 20 juin dernier contient le paragraphe suivant: "M. A. B. Barnes (qui a acquis en Canada une si haute réputation comme annotateur de parties d'échecs), a défié M. Eugène Delmar pour jouer un match. M. Delmar a accepté le défi, et les conditions de ce tournoi sont maintenant en voie de négociation.

Georges Walker, dans son admirable rapport de l'immortelle partie d'échecs entre McDonnell et LaBourdonnais, dit: "J'ai vu McDonnell prendre 1 1/2 heures, et plus, sur un mouvement, et aussi, LaBourdonnais réfléchir pendant 55 minutes." Herr Paulsen a plus d'une fois pris 50 minutes, tandis que Paul Morphy ne prenait rarement plus que cinq minutes.

Le match entre M. Max Judd et huit amateurs de St-Louis que nous avons annoncé il y a quelque temps, s'est terminé par un succès complet pour le "petit géant" de l'Ouest. Les antagonistes de M. Judd étaient les plus habiles joueurs d'échecs de Saint-Louis, et le triomphe doit être extrêmement agréable au vainqueur.

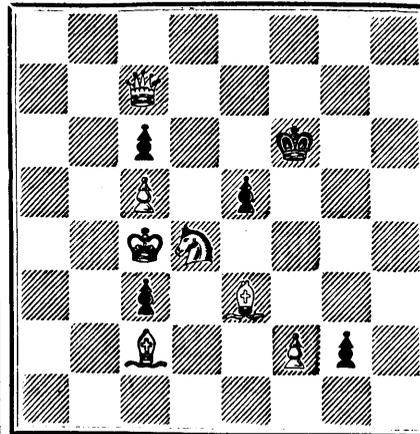
M. Steel, l'un des plus forts joueurs d'échecs anglais résidant aux Indes, de passage à Liverpool, a proposé au Club d'Echecs de cette ville un match télégraphique avec Calcutta. Les membres du Club de Liverpool ont accepté avec empressement cette proposition, et cette lutte sera commencée au mois d'octobre prochain, au sitôt le retour de M. Steel à Calcutta.

PROBLÈME No. 167.

LETTRE "K"

Composé par M. J. B. MUNOZ, New-York.

Noirs.



Blancs.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

Solution du problème No. 165.

Table with 2 columns: Blancs and Noirs. Blancs: 1 C (2e T) 3e F, 2 D 7e T, 3 D 7e R, 4 C 2e R, échec et mat. Noirs: 1 P 4e C (A), 2 P 5e C, 3 P 6e C, 1 R 4e F, 2 Ad libitum, 3.

Sième PARTIE

Jouée pendant la visite que M. le capitaine Mackenzie a faite à Saint-Louis (Etats-Unis).

Gambit Evans refusé.

Table with 2 columns: Blancs and Noirs. Blancs: M. MACKENZIE. 1 P 4e R, 2 C 3e F R, 3 F 4e F, 4 P 4e C D, 5 P 5e C, 6 C pr P, 7 P 4e D, 8 F pr C, 9 F pr P, 10 D pr D, 11 F pr T, 12 P 3e F R, 13 F 6e F R, 14 P 6e C D, 15 R 2e D, 16 F 5e D, 17 P pr P, 18 T 1e F D, 19 C 3e T D, 20 F pr P R, 21 P pr C, 22 C 4e F D, 23 T 1er F R, 24 F pr P, 25 C 6e D, échec, 26 F 5e R, échec déo., 27 T 7e F R, 28 T 7e C R, échec, 29 T pr P T, 30 T 8e T R, échec, 31 C 5e F, échec, 32 T 7e T R, échec, 33 C 7e C R. Noirs: M. MAX JUDD. 1 P 4e R, 2 C 3e F D, 3 F 4e F D, 4 F 3e C D (a), 5 C D 2e R, 6 C 3e T R (b), 7 P 3e D, 8 D pr C, 9 D pr P, 10 F pr D, 11 F pr T, 12 C 3e C R, 13 P 3e T D, 14 F pr P, 15 P 4e C D, 16 F 5e C D, 17 F 5e D (c), 18 F 3e C D, 19 C 5e F R, 20 C pr F, 21 F pr P, 22 F 2e D, 23 P 3e F R, 24 P 2e T D, 25 R 1er F, 26 R 1er C, 27 F 5e T D, 28 R 1er F, 29 T 1er D, 30 R 2e R, 31 R 2e D, 32 R 1er R, 33 Abandonnement (d).

NOTES.

- (a) Quelques auteurs considèrent F 2e R comme la meilleure manière de refuser le Gambit Evans. (b) Nous aurions préféré risquer P 4e D pour prendre l'attaque. (c) Des deux côtés, tout ceci est admirablement joué. (d) Quelle que soit la case où se réfugie le Roi noir, la Tour est perdue par C 6e R.

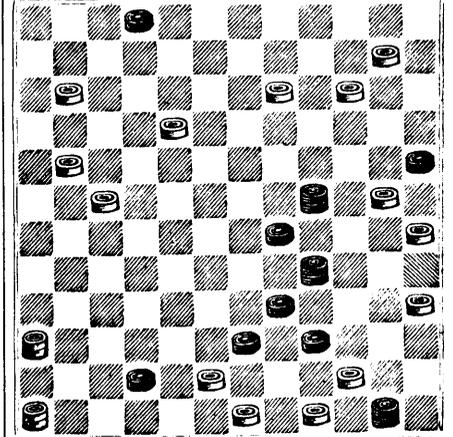
LE JEU DE DAMES

Adresser toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 171

Composé par M. TANCRÈDE PELLERIN, Montréal.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 169

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de and Les Noirs jouent de. Blancs: 45 39, 57 51, 32 26, 46 39, 26 6 et gagnent. Noirs: 19 8, 58 67, 67 28, 28 20.

Solutions justes du Problème No. 169

Montréal:—N. Chartier, J. Boyte, P. Décareau, J.-L. Chartier et J. Bergeron. Saint-Hyacinthe:—MM. F. Charbonneau et Joseph Pouliot. North Brookfield: P. D. Létourneau. Autre solution du problème No. 168 North Brookfield: P. D. Létourneau.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 27 juin 1878.

Table with 2 columns: FARINE and GRAINS. FARINE: Farine de blé de la campagne, par 100 lbs 0 00 à 0 00; Farine d'avoine 2 00 à 0 00; Farine de blé d'Inde 1 50 à 1 00; Sarrasin 1 25 à 1 50. GRAINS: Blé par minot 0 80 à 0 90; Pois do 0 80 à 0 90; Orge do 0 40 à 0 50; Avoine par 40 lbs 0 35 à 0 40; Sarrasin par minot 0 40 à 0 50; Mil do 1 50 à 1 60; Lin do 1 00 à 1 05; Blé d'Inde do 0 00 à 0 80.

LÉGUMES

Table with 2 columns: Pommes au baril 2 50 à 3 00; Patates au sac 0 90 à 1 00; Fèves par minot 1 10 à 1 15; Oignons par presse 0 04 à 0 50.

LAITERIE

Table with 2 columns: Beurre frais à la livre 0 20 à 0 25; Beurre salé do 0 12 à 0 15; Fromage à la livre 2 08 à 0 09.

VOLAILES

Table with 2 columns: Dindes (vieux) au couple 2 00 à 2 25; Dindes (jeunes) do 0 00 à 0 00; Oies au couple 1 25 à 1 50; Canards au couple 0 50 à 0 60; Poules do 0 70 à 0 80; Poulets do 0 35 à 0 40.

GIBIERS

Table with 2 columns: Canards (sauvages) par couple 0 35 à 0 40; do noirs par couple 0 60 à 0 75; Plevriers par douzaine 0 00 à 0 00; Bécasses au couple 0 10 à 0 00; Pigeons domestiques au couple 0 20 à 0 25; Perdrix au couple 0 00 à 0 00; Tourtes à la douzaine 0 00 à 0 00.

VIANDES

Table with 2 columns: Bœuf à la livre 0 04 à 0 05; Lard do 0 09 à 0 10; Mouton do 0 08 à 0 10; Agneau do 0 08 à 0 10; Lard frais par 100 livres 6 00 à 6 50; Bœuf par 100 livres 5 00 à 5 50; Lièvres 0 20 à 0 25.

DIVERS

Table with 2 columns: Sucre d'érable à la livre 0 08 à 0 10; Sirop d'érable au gallon 0 60 à 1 00; Miel à la livre 0 10 à 0 12; Œufs frais à la douzaine 0 10 à 0 12; Haddock à la livre 0 05 à 0 00; Saindoux par livre 0 08 à 0 12; Peaux à la livre 0 05 à 0 00.

Marché aux Bestiaux

Table with 2 columns: Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs \$ 4 50 à \$ 5 25; Bœuf, 2me qualité 3 00 à 3 75; Vaches à lait 15 00 à 25 00; Vaches extra 25 00 à 40 00; Veaux, 1re qualité 5 00 à 6 50; Veaux, 2me qualité 2 75 à 4 75; Veaux, 3me qualité 1 00 à 2 00; Moutons, 1re qualité 6 00 à 8 00; Moutons, 2me qualité 4 00 à 5 00; Agneaux, 1re qualité 3 00 à 4 00; Agneaux, 2me qualité 2 00 à 2 50; Cochons, 1re qualité 5 50 à 6 00; Cochons, 2me qualité 4 00 à 7 00.

Table with 2 columns: Poin, 1re qualité, par 100 boîtes \$ 9 00 à 10 00; Poin, 2e qualité 7 00 à 8 00; Paille, 1re qualité 5 00 à 6 00; Paille, 2me qualité 3 00 à 4 00.

**LIVRES**  
 POUR LA  
**DISTRIBUTION DE PRIX**  
 A LA  
**Librairie Payette & Bourgeault**  
 (Ancienne maison Chs. Payette)  
**250, RUE St-PAUL, 250,**  
**MONTREAL**

Venant d'être reçues :  
 Dix caisses de livres convenables aux distributions de prix dans les maisons d'Education.  
 La maison Payette & Bourgeault prend la liberté d'annoncer aux communautés religieuses, à messieurs les Commissaires d'Écoles et aux professeurs de maisons d'Éducation privées, qu'elle vient de recevoir un grand nombre de volumes de toutes grandeurs, de toutes espèces de reliures et de tout prix, qu'elle offre en vente aux conditions les plus avantageuses.  
 Le goût qui a toujours présidé au choix de ses ouvrages (et qui ont toujours eu l'approbation des autorités religieuses), est une garantie que cette maison est une des plus renommées pour ses ouvrages classiques et religieux, ainsi que pour ses livres de prix.  
 Par conséquent, la maison Payette et Bourgeault espère une part du bienveillant encouragement des nombreuses maisons d'Éducation de cette province.

**Payette & Bourgeault,**  
 No. 250, rue Saint-Paul, Montréal.

**SOUPE AUX POIS!**

**SOUPE AUX POIS PRÉPARÉE DE SYMINGTON,**

faite avec sa célèbre farine de Maïs, à laquelle on a ajouté

**L'extrait de viande de Liebig**

*Délicieuse, nutritive, anti-dyspeptique*  
**Faite en une minute, sans bouillir**

Vendue partout en canistres de 25 centims. En gros par  
**WILLIAM JOHNSON,**  
 28, rue Saint-François-Xavier, Montréal.



**SOUSSIONS -- Rails d'Acier**

DES SOUSSIONS adressées à l'honorable ministre des chemins de fer et canaux, seront reçues au bureau de l'Emigration Canadienne, 31, rue de la reine Victoria, E.C., Londres, Angleterre, jusqu'au

**15 JUILLET PROCHAIN**

pour des Rails en Acier et des Attaches, qui devront être livrés à MONTREAL, comme suit :

- 5,000 tonnes le 1er octobre 1879.
- 5,000 tonnes le 1er juin 1880.
- 5,000 tonnes le 1er octobre 1880.

Spécifications, conditions, blanc de soumissions, et toutes autres informations pourront être obtenues en s'adressant à ce bureau ou au bureau de l'Emigration Canadienne, 31, rue de la reine Victoria, E.C., Londres, Angleterre.

(Par ordre,)

**F. BRAUN,**  
 Secrétaire.

Département des Travaux Publics, }  
 Ottawa, 13 juin 1879.



**Soumissions pour le Chemin de Fer du Pacifique Canadien**

Des soumissions pour la construction d'environ cent milles de chemin de fer, à l'ouest de la Rivière-Rouge, dans la province du Manitoba, seront reçues jusqu'à VENDREDI MIDI, le 1er AOUT prochain.

Le chemin commencera à Winnipeg et se dirigera vers le Nord-Ouest pour se joindre à la ligne principale dans les environs de la quatrième ligne de base, et de là vers l'Ouest entre Prairie le Portage et le lac Manitoba  
 Les soumissions doivent être dans la forme imprimée; ces formes et toutes autres informations peuvent être obtenues aux bureaux des ingénieurs du chemin de fer du Pacifique à Ottawa et à Winnipeg.

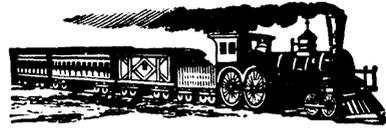
(Par ordre)

**F. BRAUN,**  
 Secrétaire.

Département des Travaux Publics, }  
 Ottawa, 19 juin 1879.

**HOTEL RIVARD**

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTREAL  
 Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension : \$1.00 par jour. La table ne laisse rien à désirer. Liqueurs de première classe et chambres confortables. Bonnes cuisines et remises.  
**P. RIVARD, gérant.**



**CHEMIN DE FER DE Q. M. O. & O.**

**PRIX RÉDUITS**  
**CHANGEMENT D'HEURES**  
**DIVISION EST**

Commençant LUNDI, le 19 MAI, les trains pour cette division partiront comme suit :

	Express	Train mixte
Départ d'Hochelaga.....	4.00 p.m.	6.00 p.m.
Arrivée à Trois-Rivières.....	7.45 p.m.	11.30 p.m.
Départ de Trois-Rivières.....	8.00 p.m.	4.30 a.m.
Arrivée à Québec.....	10.45 p.m.	9.07 a.m.

**DE RETOUR :**

Départ de Québec.....	2.20 p.m.	6.15 p.m.
Arrivée à Trois-Rivières.....	5.10 p.m.	11.20 p.m.
Départ de Trois-Rivières.....	5.25 p.m.	3.15 a.m.
Arrivée à Hochelaga.....	8.40 p.m.	8.30 a.m.

Les Trains quitteront la Station du Mile-End dix minutes plus tard.  
 Billets en vente aux bureaux de Starnes, Leve & Alden, agents, 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame, et aux Stations d'Hochelaga et du Mile-End.

**J. T. PRINCE,**  
 Agent-gén. des Pas.

Montréal, 17 mai 1879.

**LIVRES NOUVEAUX**

L'ANTRE DES MYSTÈRES, par Henri Bal-lacey, 1 vol. in-12.....	\$ 50
RAPHAËLA, par le même, 1 vol. in-12.....	63
LE DRAME DES CHAMPS ELYSÉES, par H. Audeval, 1 vol. in-12.....	50
LA DAME GUERRIÈRE, par le même, 1 vol. in-12.....	50
LES FIANCÉS, par Manzoni, 1 vol. in-12.....	50
L'ABOYEUSE, par Raoul de Naverly, 1 vol. in-12.....	70
LA PÉRUVIENNE, par le même, 1 vol. in-12.....	75
L'ACCUSÉ, par le même, 1 vol. in-12.....	75
LA FILLE SAUVAGE, par le même, 1 vol. in-12.....	75
MGR DUPANLOUP, biographie et souvenirs, brochure 8vo.....	25
L'OUVRIER, 1 beau vol. in-4to, illustré.....	1.25

En vente à la librairie canadienne de  
**FABRE & GRAVEL,**  
 219, rue Notre-Dame.

**NOUVEAUTÉS MUSICALES**

**SEIZE MELODIES**

avec paroles Anglaises, Espagnoles, Françaises et Italiennes

PAR SON EXCELLENCE LE

**Comte de Premio - Real.**

Prix du recueil, broché..... \$3.00

Publié et à vendre par

**A. LAVIGNE,**

Éditeur de musique,

Importateur de pianos et harmoniums,

25, rue Saint-Jean (Banque d'Épargne), Québec.

N. B.—En vente chez tous les principaux éditeurs de musique du Canada.



**Chemin de Fer du Gouvernement**

**DIVISION DE L'OUEST**

**Chemin de fer Q. M. O. & O.**

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTREAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelaga comme suit :

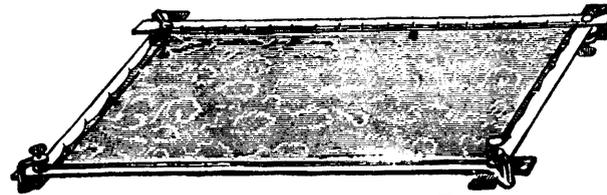
Train Express pour Hull à.....	A.M. P.M.
Arrivant à Hull à 2.00 P.M. et 9.00	
Train Express de Hull à.....	9.10 et 4.45
Arrivant à Hochelaga à 1.10 P.M. et 9.15	
Train pour St-Jérôme à.....	5.30 P.M.
Train de St-Jérôme à.....	7.00 A.M.

Magnifiques charrs-palais sur tous les convois de passagers.  
 Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard.  
 Bureau-Général : No. 13, Place-d'Armes.

**STARNES, LEVE & ALDEN,**

Agents des Billets. Bureaux : 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame.

**C. A. STARK,** **C. A. SCOTT,**  
 Agent-Général pour Fret et Passagers. **Surintendant-Général.**  
 Montréal, 15 avril 1879.



**LA POUDRE ALLEMANDE**  
 SURNOMMÉE

**THE COOK'S FRIEND**

NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epi-ciers respectables.

**Au Clergé et aux Communautés Religieuses**

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Eglises et Objets Religieux, Ornaments Sacerdotaux, Chandeliers, Ostensoirs, Ciboirs, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Coeurs, Francs en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Mérito, Toile, etc. Bannières, Drapeaux, magnifique assortiment de Vases, Statues, Rosaire (en corail, ivoire, perle, ambre, coco, jais, grenade, etc.) Cire d'abeille pure, Cierges en cire et en paraffine, Vin de Messe, etc., etc. Ayant nous-mêmes choisi avec soin nos marchandises en Europe, nous sommes prêts à exécuter toutes les commandes à très-bas prix.  
 Les personnes qui visitent la ville sont respectueusement invitées. Correspondance sollicitée. Prompte attention apportée aux commandes.

**A. C. SENECAL & Cie.**

Importateurs et manufacturiers,  
 No. 184, rue Notre-Dame, Montréal.

**AGENTS, LISEZ CECI**

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, on allouera une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Nous sommes sérieux en faisant cette offre. Echantillons gratuits. Adressez-vous à  
**SHERMAN & CIE.,** Marshall, Mich.

**PETIT MOIS DE ST-JOSEPH**

Pensées pieuses pour le mois de Mars, avec une Neuvaine, par l'auteur des "Paillettes d'Or"

Jolie brochure in-32 de 68 pages.—Prix : 5cts chaque, 40cts la douzaine, \$3.00 le cent. Montréal : Librairie St-Joseph—CADIEUX & DEROME, 207, rue Notre-Dame. L'auteur de ce pieux opuscule dédie son modeste travail à l'ange gardien de la Sainte-Famille, et le prie d'aller semer ces pieuses pensées dans les murs bénis de la famille chrétienne.

"Là, ajoute-t-il, elles germeront sous votre influence, s'échauffées doucement par la prière et la méditation, et elles produiront ces gracieuses vertus qui font le charme du foyer : la piété, le travail, la condescendance, le support, l'amabilité."  
 Inutile de faire l'éloge de ce PETIT MOIS, qui est déjà rendu à sa 48me édition.

**REMEDE SPECIFIQUE DE GRAY**

Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscrétions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix : \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la malle franco de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franco de port. Adressez-vous à :

**La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.**

Vendu à Montréal, en Canada et aux Etats-Unis par tous les Pharmaciens.

N. B.—Les exigences de nos affaires ont nécessité le transport de nos bureaux à Toronto. Veuillez adresser à cet endroit toutes vos correspondances.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisent des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout donnés. Adressez : **BAXTER & CIE.,** Banquiers, 17 Wall Street, N.-Y.

**BOTANIQUE**

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par **L'ABBÉ J. MOYEN,** professeur de sciences naturelles au collège de Montréal.

1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix : Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine—et frais de port.

Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine.  
 S'adresser à

**LA CIE. BURLAND-DESBARATS,**  
 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

**"L'INTENDANT BIGOT"**  
 PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix : 25 Centims. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents  
 S'adresser à

**LA CIE. BURLAND-DESBARATS,**  
 5 et 7, Rue Henry, Mont-éal.

**Longpré & David**  
 AVOCATS

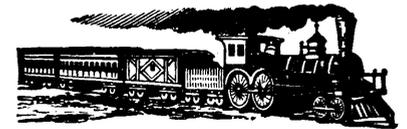
No. 15, RUE SAINTE-THERÈSE

MONTREAL.

A.-B. LONGPRÉ.

L.-O. DAVID.

Métiers à étendre les rideaux.  
 Escabeaux patentés,  
 Plisseuses Victoria,  
 Glacières,  
 Sarbotières,  
 Repasseurs,  
 Tordeurs, etc.  
**L. J. A. SURVEYER,**  
 524, rue Craig, Montréal.



**Chemin de Fer Intercolonial**

1878-79

**ARRANGEMENTS D'HIVER.**

LES TRAINS EXPRESS à PASSAGERS partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit :

Partant de la Pointe-Lévis.....	8.00 A.M.
" Rivière-du-Loup.....	2.00 P.M.
Arrivant à Trois Pistoles (dîner).....	3.00 "
" Rimouski.....	4.49 "
" Campbellton (souper).....	10.00 "
" Dalhousie.....	10.21 "
" Bathurst.....	12.28 A.M.
" Newcastle.....	2.10 "
" Moncton.....	5.00 "
" St-Jean.....	9.15 "
" Halifax.....	1.30 P.M.

Chars Pullman sur les Trains Express.  
 Ces trains viennent en connexion à Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 9.45 P.M.  
 Les chars Pullman partant de la Pointe-Lévis les Mardis et Samedis, vont directement à Halifax, et les Lundis, Mercredis et Vendredis à St-Jean.

Pour informations concernant le prix des billets de passages, le taux du fret, l'arrangement des trains, etc., s'adresser à

**G. W. ROBINSON,** Agent,  
 177, rue St-Jacques.

**C. J. BRYDGES,**

Surintendant-Général des Chemins de Fer du Gouvernement.

Montréal, 18 nov. 1878.

**PORTRAITS**

DE

**Pie IX et de Léon XIII**

La COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, propriétaire de *L'Opinion Publique*, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$1.00 le 100. Prix, au détail, 20 centims.  
 Adresser les commandes au bureau de *L'Opinion Publique*, Montréal.

**AU CLERGE**

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par **M. L'ABBÉ GUILLAUME,** Curé de St. André-Avellin.  
 Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché..... \$1.00 même par la poste..... \$1.20

S'adresser à

**LA CIE. BURLAND-DESBARATS,**  
 5 et 7, Rue Bleury, Montréal

**AVIS!**

**The Scientific Canadian**

AND

**PATENT OFFICE RECORD.**

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus récents et les plus utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE

**HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLÉ POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.**

**THE SCIENTIFIC CANADIAN**

Conjointement avec le

**PATENT OFFICE RECORD**

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la devise devrait toujours être :

**ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE.**

Prix : Seulement \$2.00 par année.

**LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS**

PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR,

5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.